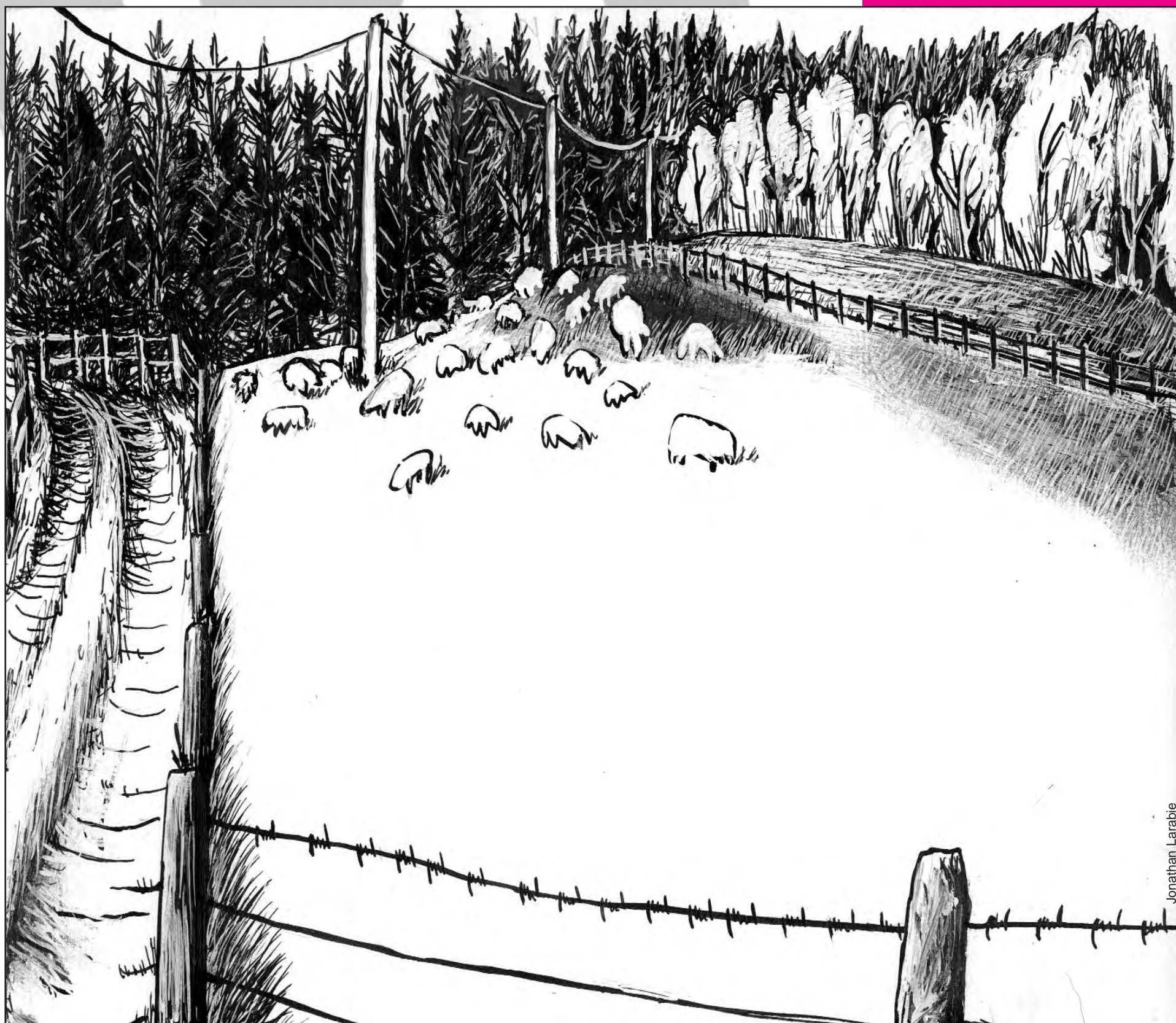


SOMMAIRE

- 2** Bonjour vous n'avez aucun message **L'arboretum.**
- 3** PNR nouveau désert
Regards de femmes sur leur vie en Creuse
- 4** Pivoine, un accompagnement à dimension humaine **L'association Pivoine.**
- 5** Info Limousin **Initiative.**
- 6** Comme on fait son pain **La quête de l'autonomie.**
- 7** Croque le plateau **Dessins et B.D.**
- 10** Les projets électricité biomasse en Limousin **Risques et incohérences.**
- 11** Libérons les semences **Pétition.**
- 12** L'art du bref **Antoine Coudert raconté par Richard Millet.**
- 14** Souvenirs paysans **Lu et approuvé.**
- 15** Agenda
- 16** A la recherche d'un agent électoral **Conte.**

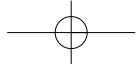
SN

IMAGES POUR NOS SOIREES



Jonathan Larabie

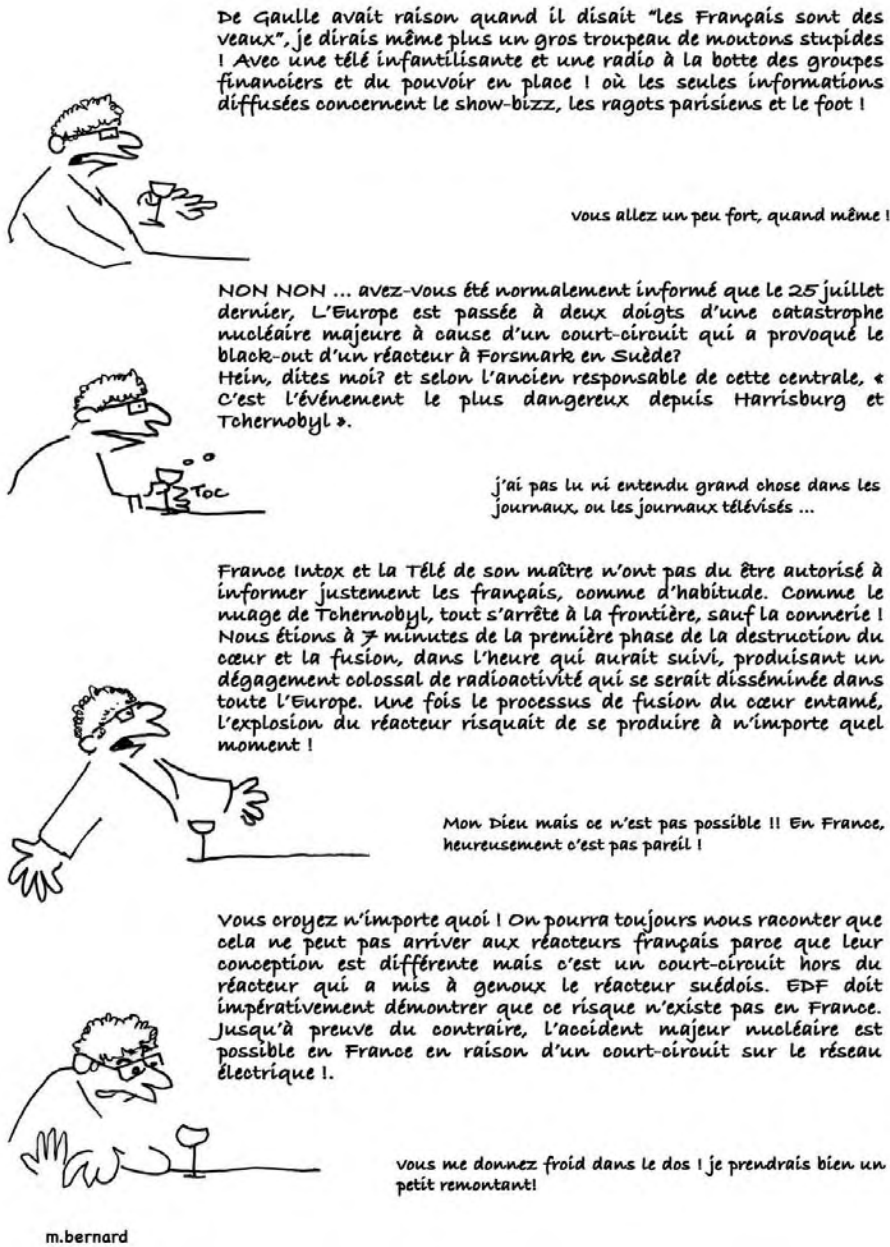
LA BD SUR UN PLATEAU



A nos abonnés

Avec le dernier numéro d'IPNS nos abonnés ont tous reçu une demande de réabonnement. Certains s'en sont étonnés, ayant renouvelé celui-ci depuis moins d'un an. Il s'agissait en effet d'une erreur de notre part, le bulletin de réabonnement ayant été joint à tous les exemplaires du journal et non aux seuls lecteurs dont l'abonnement venait à expiration. Du coup certains d'entre vous ont envoyé des chèques bien avant la date nécessaire. Nous avons pris le parti de les encaisser et de prolonger leur abonnement jusqu'à l'envoi de tous les numéros payés ainsi d'avance. Nous nous excusons de cette erreur et tâcherons de vous renvoyer désormais les relances d'abonnement au bon moment ! Merci d'avance de votre compréhension.

Nous profitons de ce petit rectificatif pour remercier chacun d'entre vous des mots d'encouragement ou de félicitations qui accompagnent souvent vos envois, comme ce lecteur de Normandie qui nous dit "Bravo encore pour vos initiatives et vos combats". Une lectrice de Felletin en profite pour nous faire quelques reproches amicaux : "Dans le n°16, les pages 8 et 9, par le fond vert, par la taille des caractères, sont illisibles pour moi. Est-ce une tentative pour sélectionner vos lecteurs : ne pas aimer Sarkozy et lire sans lunettes ?". On reçoit aussi quelques clins d'oeil comme celui de ce lecteur qui se réabonne en précisant : "IPNS : Impossible payer non solvable... J'espère que personne n'utilisera ce libellé !". L'occasion pour nous de redire que l'abonnement est une nécessité vitale pour un journal comme le nôtre qui ne vit que de la vente à ses lecteurs.



BREVES DE COMPTOIR

"Bonjour, vous n'avez aucun message"

"Bonjour, vous n'avez aucun message"... Ceci est bien le plus grand mensonge qui nous peut être dit. Le pire est qu'on y croit dur comme fer et on en tire ses conclusions (personne ne m'aime, je ne compte pas, ce que je fais n'a aucune importance). J'exagère un peu, mais pas trop. La voix mécanique de France Télécom a beaucoup de puissance et il suffit qu'on soit déjà un peu fatigué, et la journée est foutue. Heureusement, nos sens ne se limitent pas à scruter par l'ouïe ce qui peut éventuellement sortir d'un combiné de téléphone. Enfin, j'espère. Mais dans un cas comme dans l'autre, **je vous propose, lecteurs d'IPNS, un exercice.** C'est de capter les messages en dehors du téléphone et de les mettre par écrit. Si je peux donner un conseil : la plupart des messages nous arrivent en temps perdu ; essayons donc tous ensemble de perdre le plus de temps possible pour pouvoir créer une nouvelle rubrique dans IPNS intitulée : "Bonjour, vous n'avez aucun message". Je veux bien commencer...

HILLY VAN DER WIEL

Hilly habite à Rempnat. Pour inaugurer cette rubrique qu'elle nous propose elle nous offre un extrait de son livre "Réflexion sur une pierre plate" qu'elle a écrit de septembre 2004 à juin 2005 et qui sera publié en décembre 2006 aux éditions Ecritures. Dans ce récit autobiographique elle raconte d'abord les deux mois de traitement qu'elle a subis dans une clinique psychothérapeutique, entrecoupés par des respirations dans des lieux de ressources (le pré de la rivière, l'arboretum, la chapelle du Rat) et par des sauts dans l'espace et le temps permettant de saisir le fil d'une existence : la sienne. Mais elle rajoute aussitôt : "Ou peut-être pas. Peut-être s'agit-il plutôt d'une tentative de sonder dans les profondeurs de l'être". Le texte que nous publions aujourd'hui correspond à une des "respirations" qui lui permettent de se ressourcer : une promenade dans un arboretum.

L'arboretum

Hilly Van der Wiel

Aujourd'hui, après avoir été chez Jean-Paul pour la correction du premier chapitre, j'ai continué ma route vers l'arboretum. J'y avais déjà été, accompagnée par Marc, samedi dernier, mais tellement émue d'être à nouveau entourée par ces grands arbres, ces amis solides par temps de détresse, ces piliers empêchant le ciel de me tomber sur la tête, ces ancrs, ancrées dans le sol, même par mer mouvementée, bref, de ces êtres sans pareil, j'avais oublié de relever le nom. Et il me les fallait, leurs noms.

Pour nommer ceux qui m'ont été d'un grand secours, je suis allée à l'arboretum, et je suis revenue avec leurs noms dans ma poche.

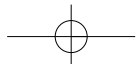
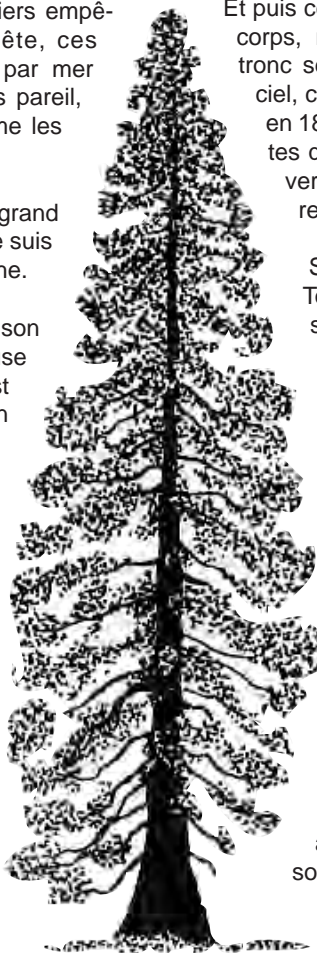
Je sais maintenant que celui qui, de son écorce rougeâtre, souple et spongieuse m'a maintes fois épongé mes larmes, est le Séquoia Sempervirens, planté en 1885, que celui qui, me voyant marcher le dos courbé, malgré toute humiliation, m'a montré comment garder la tête haute, était le Sapin Noble. Celui qui invitait à jouer, celui dont il fallait nos deux corps et nos quatre bras, à Marc et à moi, pour en faire le tour, le Douglas Vert. Celui qui, en me montrant bien le départ de ses racines, bien visibles en bas du tronc large et majestueux, me laissant imaginer comment elles allaient en profondeur dans la terre, me montrant tout ça en me voyant marcher les pieds traînants, ou, en côte, sur la pointe des pieds (il me disait : "Pose bien tes pieds, fais

comme moi, prends racine à chaque pas"), c'était un grand Thuya.

En groupe ils étaient, me regardant avec respect, considération, tendresse, quand je m'allongeais le dos sur la terre, les bras en croix étalés, m'abandonnant à la terre, au milieu d'eux. C'étaient des Cyprès.

Et puis celui contre le corps duquel je collais mon corps, regardant vers le haut, l'immensité du tronc se perdant dans le ciel, la promesse du ciel, c'était un grand Séquoia Gigantea. Planté en 1885, il a presque autant de branches mortes que d'années passées, mais par le haut, vers le haut, toujours plus haut, ça se renouvelle.

Seul feuillu dans l'histoire, le petit Hêtre Tortillard je ne l'ai pas reconnu tout de suite, c'est à dire qu'à l'époque, comme c'était le printemps, il n'avait pas encore de feuilles, ou il commençait tout juste à en avoir. Seul était visible son corps tortueux, noué, vrillé. Déjà pas très joyeux de nature, il portait en plus les traces des blessures infligées ; des couteaux avaient sculpté les initiales de leurs propriétaires amoureux... A l'époque, ce petit arbre ne m'avait pas été d'un grand secours. Je n'avais pas envie de me torturer comme lui, ni de subir comme lui. C'est qu'à l'époque je regardais surtout le tronc des arbres, et vraiment, le tronc de ce petit arbre misérable ne pouvait guère m'inspirer. C'est que le Hêtre Tortillard attendait aujourd'hui pour me livrer son message : son feuillage se déployait sur ce qui était sous lui comme couverture sur corps fiévres...



Le PNR, nouveau désert

Depuis plus de deux ans que le PNR existe, celui-ci demeure encore en grande partie étranger à bon nombre d'habitants du plateau. Que fait-il ? Que font les quelques vingt personnes qui y travaillent ? A quoi sert-il ? Quels liens quotidiens, réguliers et complices tisse-t-il avec la population ?

Pour beaucoup, le PNR demeure une structure mystérieuse, lointaine et compliquée. Pour certains elle est devenue une structure bureaucratique et technocratique coupée des préoccupations locales. Un fossé, doucement mais sûrement, se creuse entre elle et les associations les plus dynamiques du territoire, entre elle et des élus de base qui en ont marre de ne pas être écoutés. Quelques uns d'entre eux, corréziens comme creusois, envisagent même de boycotter les réunions du parc où ils ont le sentiment de ne faire que de la figuration.

Encore ailleurs, des personnes s'interrogent sur le projet de territoire porté par le parc. Elles ne se reconnaissent pas dans la vision patrimonialisée que le parc promeut au travers de certains de ses documents.

En ouvrant cette page aux débats dont le parc fait l'objet, nous invitons tous ceux qui se reconnaissent dans ces questionnements à nous faire part de leurs réactions et de leurs propositions. Nous alimenterons ainsi une réflexion qui souhaite que les critiques contre le parc fassent l'objet d'un véritable débat public. Pour commencer, nous publions sous le titre «PNR, nouveau désert», un texte issu de la réflexion collective de quelques habitants du plateau.

La modernité a frappé le monde paysan comme la foudre. Pour le plateau de Millevaches, modernité a d'abord signifié : exode rural, mort du patois, explosion de la communauté traditionnelle, sentiment d'être laissé à l'écart de l'histoire, de la civilisation, terreur de ne pas en être. Toute une région autrefois densément habitée, vivante, s'est trouvée désemparée, complexée, exsangue.

Au terme de ce processus apparaît finalement une proposition à première vue bénéfique et prometteuse : le Parc naturel régional (PNR). Il s'agit de «revitaliser», «désenclaver», «dynamiser» le territoire. Le PNR, à travers ses conseils consultatifs, ses chargés de mission, ses brochures en quadrichromie, ses panneaux d'interprétation, capte un ensemble de questions dont aucun de ceux qui habitent ici ne peut nier qu'elles le concernent.

On ne peut pas dire que le PNR cache son jeu. Au contraire, il a rédigé une charte, un diagnostic territorial qu'il convient de lire pour savoir un peu à quelle sauce on voudrait nous aménager.

Tant que le plateau était peuplé, c'était une terre de champs, de landes et de tourbières. C'est, au fur et à mesure de sa désertification, devenu une terre de plantations, où ne subsistent que quelques exploitations compétitives. Le PNR se saisit de cet abandon, se fait fort de l'aménager en *paysage*, paysage qu'il s'empresse d'exhiber aux foules stressées et déracinées des métropoles en leur disant : «Allez passer vos vacances par là, là-bas, c'est la nature». Il constitue ainsi la campagne en passé idéal, maintenant que la modernité l'a réduite à si peu. Après des siècles de honte de leur origine faite aux paysans, aux artisans, on les exhibe avec fierté comme gage de l'authentique, de

la communauté, de ce contact avec la nature et entre les humains dont nos contemporains manquent si fort. Et c'est sur la base de cette *image* que le PNR ambitionne en fin de compte de «restructurer le territoire», de construire le territoire-entreprise, doté d'un logo, d'un label, d'une identité visuelle et cul-

turelle. Il se lance dans ce fameux «marketing territorial» où tout doit être «valorisé», afin de devenir un «gagnant» dans la «mise en concurrence européenne des territoires». Sous prétexte de le faire connaître, c'est le pays que l'on vend.

Ecologie, tourisme, agriculture, le PNR porte ainsi avec lui un ensemble de projets, de pratiques, dont le trait commun est la constitution du territoire en *patrimoine*, et ce de la sphaigne aux maisons en passant par le feu de bois. Les agriculteurs ont d'ailleurs vocation, dans ses termes et à défaut d'être réellement compétitifs, à devenir de simples «gardiens du paysage» tandis que les habitants se changeraient en autant d'acteurs du terroir.

Nous pensons que le soi-disant «développement» du plateau n'est pas une condition simplement subie, un pur malheur, mais aussi le fait d'une *résistance*, au travers d'un ensemble d'usages, d'habitudes, à une logique de développement qui a montré, à l'échelle mondiale, son caractère de désastre. Nous croyons que ce sont ces pratiques, et la communauté qu'elles créent, qui ont permis au plateau, sous une certaine Occupation, de s'opposer comme nulle part ailleurs au désastre environnant. Contrairement à ce que soutient le parc, nous croyons que le plateau est *habité*, habité par d'autres désirs et d'autres pratiques que ceux d'en faire un musée, un capital à faire valoir.



Regards de femmes sur leur vie en Creuse



Des femmes creusaises ne veulent pas laisser à d'autres la responsabilité de témoigner des réalités de leur vie de femmes rurales.

Elles partagent un vécu depuis de longues années déjà,

en association, au sein du GRAF de Combraille, groupe d'agricultrices qui s'est ouvert à d'autres femmes rurales. C'est la proximité de vie qui les rapproche, avant le métier.

Elles souhaitent démontrer que l'image donnée de soi est avant tout celle que l'on se construit.

Elles sont parfois atterrées par des articles qui circulent et donnent un relief peu flatteur et passiste de notre département.

Elles revendiquent le fait que l'on puisse choisir de vivre en Creuse.

Pour trouver sa place au sein de la vie de ce département, il faut rompre avec son isolement, se mettre à l'écoute des besoins, faire preuve d'initiatives et ne pas avoir peur d'ouvrir quelques portes pour donner un écho favorable à ses projets. Il y a toujours un interlocuteur quelque part si on exprime une volonté forte de donner des ailes à ses idées.

Ce groupe de femmes essaie d'appliquer cette philosophie depuis longtemps, elles ont bénéficié de formations innovantes pour mieux appréhender leur territoire, le patrimoine local, les réalités sociologiques.

Fortes de ces nouvelles connaissances, elles ont décidé de les faire partager à tous, tout en évoquant leur parcours de vie de femmes aujourd'hui en Creuse.

Elles ne sont ni artistes, ni journalistes encore moins écrivains, plus simplement agricultrices ou rurales impliquées dans le tissu associatif. Ce qui leur paraît primordial est d'exprimer elles-mêmes leur ressenti, elles ont choisi la photographie et l'écriture comme modes d'expression.

Pour donner vie à leur projet, elles ont fait appel une nouvelle fois à de la formation en ouvrant

deux ateliers encadrés par des professionnels de l'écriture et de la photographie.

Ces deux ateliers se sont réunis régulièrement pendant le premier semestre 2006.

Elles ont sillonné la campagne, armées de leurs appareils photographiques. Les petites choses du quotidien sont devenues source d'inspiration, de réflexion. Elles ont appris à poser un regard à proximité et à distance sur leur environnement. Cette quête photographique d'amatrices a fait l'objet de nombreuses réunions, rencontres diverses sur le terrain puis en salle.

Il a fallu se mettre d'accord et choisir une cinquantaine de photographies pour illustrer cette campagne creusoise où cohabitent harmonieusement tradition et modernité.

C'est toute leur sensibilité qui s'exprime au travers d'une exposition photographique inaugurée en juillet à Chambon sur Voueize et qui circule maintenant dans le département. Leur travail a été parainé par Michelle André, vice-présidente du Sénat qui a souhaité mettre en avant cette initiative qu'elle voudrait reproductible dans d'autres départements français. Ce vernissage a réuni 250 invités et a été particulièrement apprécié.

La présentation photographique était illustrée par une lecture publique de textes écrits par les femmes qui ont du surmonter leur appréhension pour s'exprimer en public devant un parterre d'invités, exercice nouveau pour elles. De nombreux partenaires qui ont soutenu le projet étaient présents : le programme européen LEADER+, le Conseil régional, le Conseil général, la MSA du Limousin, la délégation aux droits des femmes et à l'égalité, la direction départementale de Jeunesse et sports, la chambre d'agriculture.

Cette exposition d'amatrices rencontre un bel intérêt de la part du public, plusieurs bibliothèques, offices de tourisme l'ont déjà accueillie, elle est à la disposition gratuite de tout collectif qui en ferait la demande au GRAF de Combraille (Contact : 05 55 82 38 37).

Cette première action de communication sera bientôt complétée par l'édition d'un recueil sur lequel s'active désormais ce groupe de femmes. Elles sou-

haitent rassembler les écrits réalisés dans le cadre de l'atelier d'écriture et quelques photographies dans un document qui sera proposé au public au cours de l'année 2007. Elles insisteront sur leur place de femmes dans la société creusoise.

Elles rappellent que leur contribution est modeste, elle n'est pas l'affaire de professionnelles de l'écriture. C'est un bout d'itinéraire que vous partagerez avec elles, ce travail est avant tout un espace de solidarité qu'elles ont créé entre elles et qui les nourrit. Puissent-elles nous interpellier aussi et donner envie à d'autres de s'exprimer !

ELISABETH HENRI
vice présidente de la FNGEDA, fédération nationale des groupes d'études et de développement agricole.

*"Nous femmes agricultrices
Chefs d'exploitation, associées,
Epouses, mères, secrétaires,
Cuisinières, gestionnaires...
Nous, femmes aux mille visages,
Vêues de panoplies aux mille usages.
Nous avons bouleversé, adapté, surmonté
Écouté, pleuré, supplié, aimé, dépassé...
Nous, femmes aux mille visages
Nous vous livrons nos vies de femmes."*



PIVOINE, UN ACCOMPAGNEMENT A DIMENSION HUMAINE

Nouveaux arrivants : le défi de l'accueil

De nombreuses personnes souhaitant s'installer sur le territoire du plateau de Millevaches ont des projets qu'on définit souvent, faute de mieux, comme "atypiques" : par la nature même du projet (éthique, valeurs, originalité donc complexité), par la forme qu'il prend (projets collectifs, combinaison d'activité, de statuts...), par la taille (petites structures), ou par la façon dont il est envisagé (projets de vie)... L'association Pivoine, créée pour les accompagner témoigne ici de son action et de sa rencontre avec ces candidats à l'installation.

Des profils "atypiques"

Originaires ou pas du milieu rural, ils y vivent ou ont le projet de s'y installer, ils sont jeunes ou moins jeunes, en couple, en famille, en collectifs ou seuls, vivent un moment charnière, le subissent ou s'en régale, en tout cas sont dans une envie ou une nécessité de faire bouger des choses dans leur vie, de resituer les priorités. Ils souhaitent faire ce qu'ils aiment et espèrent en vivre, là où ils l'ont choisi et à peu près comme ils l'entendent. Avec cette exigence en tête, la création de leur propre emploi est souvent la solution la plus évidente : pour certains "faire leur propre truc" est une condition incontournable. Pour d'autres c'est une contrainte qu'ils devront assumer. Cela passe parfois par la combinaison de plusieurs activités pour que l'ensemble soit viable, et aussi parce que c'est parfois frustrant de ne pas tout faire... Alors pourquoi s'en priver ?

Ils n'ont pas l'âme du chef d'entreprise mais ont par contre le profond désir d'entreprendre (étymologiquement : action de commencer / se mettre à faire quelque chose). Une majorité d'entre eux entretient un rapport distancié à l'économie : la rentabilité immédiate de leur activité n'est pas la principale motivation. Ils ne font pas franchement la différence entre le travail et le reste de la vie, ou souhaiteraient la faire moins. Ils veulent aller vers ce qui fait sens pour eux, être le plus cohérent possible entre les valeurs qu'ils portent et la vie qu'ils mènent, plutôt qu'écartelés par les pressions d'un système capitaliste dont ils ne partagent pas les enjeux. Ils veulent trouver leur place quelque part, mais pas n'importe où, et s'impliquer dans ce coin là, créer des liens, faire des ponts. Pour le reste ils verront...

Ils ont des projets en lien avec l'environnement, ou la culture, sont artisans ou agriculteurs, font du social, du tourisme, proposent des services de proximité, font de l'informatique, ou sont artistes. Souvent un mélange...

Ils croient en un milieu rural vivant et y participent de fait.

Depuis plusieurs années des associations et des individus se sentent concernés par la démarche d'accueil sur le plateau de Millevaches. De nombreuses actions ont été menées dans ce sens en particulier par Le Réseau d'Acteurs de la Montagne Limousine. La qualité de l'accueil proposé aux personnes souhaitant s'installer sur ce territoire est aujourd'hui évidente. Cependant, certaines d'entre elles cheminent plus aisément vers la réalisation de leur projet en étant accompagnées durant cette période, ou au moins aiguillées de temps à autre, et souhaitent un accompagnement adapté à la nature de leurs projets. L'expérience démontre que les motivations des personnes, leurs parcours personnels et professionnels exigent une approche particulière de leur projet de création d'activités, d'autant plus que la difficulté à ranger ces projets d'installation dans les cases de la création d'activité classique ajoute une difficulté supplémentaire au parcours d'installation qui tient souvent plutôt du parcours du combattant ! C'est pour accompagner ces projets qui ne sont pas "dans les clous" qu'a été créée Pivoine.

Pivoine, boîte à outils

Pivoine est une association loi 1901 qui s'est donné pour objectif principal l'accompagnement à la création d'activité en milieu rural sur le Plateau de Millevaches et la Montagne Limousine. Elle s'est dotée de plusieurs outils :

- La boutique d'initiatives rurales accueille et accompagne les porteurs de projets individuellement, leur offre un cadre qui respecte l'évolution des projets et des individus ou groupes qui les portent. Elle est ouverte à des projets au stade de l'idée ainsi qu'à des projets qui ne comportent pas de dimension économique.

- Le parcours de formation "entrepreneur rural" propose sur une période de six mois une série de modules collectifs d'une semaine sur des thèmes liés à la création d'activité (définir et structurer son projet, choisir des statuts...), en alternance avec des temps de stages pratiques, des rencontres avec des personnes ayant créé leur activité et des temps de suivi individuel.

Pour Pivoine, la notion de "formation" est utilisée au sens de "donner de la forme à quelque chose", poser l'ossature, le cadre qui donne de la marge de manœuvre, de la liberté.

Des mots à préciser

Dans une période où certains termes "séduisants" sont utilisés dans des contextes et avec des objectifs très divers par des personnes et structures avec des points de vue différents, il nous semble important de préciser le sens que nous mettons derrière les mots afin de mieux situer nos actions.

Accompagner : être présent auprès de quelqu'un ; action de renforcer ou de protéger. L'accompagnement nécessite, de ce point de vue, la co-existence de plusieurs éléments : la durée, la distance et la proximité.

Projet : Le projet est la projection au devant de soi de ses désirs (Étymologie - du latin projectus : ce que je jette devant moi). De cette approche, plusieurs conséquences : le projet est lié à l'individu dans toutes ses dimensions et n'est jamais transposable : il vient des tripes de chacun (tout autant que de sa tête) et ne peut se travailler qu'en tenant compte de qui le porte et de son histoire. Le projet n'est pas toujours cohérent, rationnel, construit, réaliste... mais c'est quand même du projet. Travailler à sa réalisation nécessitera de faire le tri dans l'iconoclaste, le désordre et le bouillonnant : il s'agit de travailler aux négociations, de lâcher par endroit, faire le deuil de certains rêves et d'organiser l'action. Le projet n'est jamais terminé : il se modifie et se complète en permanence face à l'évolution de l'individu et aux réactions de l'environnement. L'individu qui porte un projet investit tout ses moyens, ses forces, son énergie dans la réalisation de celui-ci. D'une certaine manière le projet est vital, au sens où les désirs sont du côté de la vie.

L'inverse de se projeter est s'adapter : c'est-à-dire se situer du côté des désirs que l'environnement a pour soi. Dans ce cas, il ne s'agit plus de ses désirs mais de ses besoins.

Viabilité : Étymologiquement du latin via (voie) : "où l'on circule aisément", (quand c'est viable c'est que ça va bien) et du français vie quand l'adjectif viable signifie "remplit les conditions nécessaires pour durer".

L'habitude veut que ces "conditions pour durer" soient ramenées à la seule condition du revenu monétaire dégagé par une activité. Ainsi viabilité est souvent confondue avec rentabilité. Mais en référence à l'étymologie première, on voit bien que la viabilité dépasse le concept du revenu : une activité rentable peut ne pas être viable (trop pénible, trop déstabilisante, trop polluante) et une activité peu rentable peut s'avérer viable car d'autres sources de revenus ou un mode de vie plus autonome viennent compenser, équilibrer, et permettre aux gens de vivre.

(Extraits du "dictionnaire" réalisé par Xavier Lucien dans le cadre du programme européen DORA / EQUAL)

LUCIE RIVERS MOORE ET MÉLANIE BOYER

Contact : Association PIVOINE
Le Villard - 23460 Royère de Vassivière
05 55 64 74 69 - pivoine@crefad.info

INFO LIMOUSIN

Il n'y a pas que des pommes en Limousin

L'association info limousin est basée en Haute-Vienne (Eymoutiers), elle diffuse des informations venant des 3 départements de la région.

L'association se présente comme un service d'intérêt général, sans but lucratif, dans une volonté de mutualiser les initiatives locales pour favoriser une meilleure communication avec l'outil internet.

L'association travaille dans la connaissance du territoire en relayant toute information événementielle publique sur internet, et la reconnaissance des acteurs en permettant une diffusion sur les supports de communication des collectivités.

L'association intervient dans tous les secteurs d'activité : tourisme, social, culture, éducation, sport, environnement, communication,...

2 objectifs :
tout acteur contrôle sa diffusion sur internet,
les informations existantes sur la région circulent et s'affichent là où on les attend.

En une année, l'activité de l'association est telle que le bénévolat a atteint ses limites. Nous arrivons à une situation qu'un grand nombre d'associations connaissent : soit continuer comme cela et mourir après l'usure des bonnes volontés, ou générer une activité économique, créer de l'emploi et pérenniser l'outil.

Nous envisageons 4 types de rentrées financières :

Adhésion

- une adhésion de soutien : 15€ par an
- une adhésion active : 25€ par an, remise d'un accès individuel à la base de données pour saisir soi-même ses infos (saisie, modification, suppression).
- une adhésion interactive : 50€ par an, remise d'un accès individuel à la base de données pour saisir ses infos, ainsi qu'un code permettant à ces infos de s'afficher sur le site internet de l'adhérent.

Gestion de la page agenda sur un site internet d'une collectivité (mairie, office de tourisme, communauté de communes, pays...).

Pour voir un exemple, consultez le site d'une commune pilote : www.mairie-eymoutiers.fr, toute info concernant Eymoutiers dans l'agenda info-limousin.com, s'affiche automatiquement sur l'agenda de ce site (la collectivité nous met en relation avec les acteurs locaux).

- sur une commune <5000h : 15€ par mois, soit 180€ par an
- sur une commune >5000h à <10 000h : 25€ par mois, soit 300€ par an

- sur une commune >10 000h à <20 000h : 35€ par mois soit 420€ par an
- sur une commune >20 000h : 45€ par mois soit 540€ par an

Hébergement

20€ pour 1 an (+ adhésion) sans abus d'espace disque, l'hébergement se fait selon certains critères en adéquation avec l'éthique de l'association.

Régie publicitaire

Création et affichage de bannières dites 'publicitaires' (commerce) sur l'agenda (www.info-limousin.com) : 0,01€ l'affichage. Affichage aléatoire avec d'autres bannières. le nombre d'affichage varie selon la durée / la fréquentation de l'agenda / le nombre de bannières présentes.

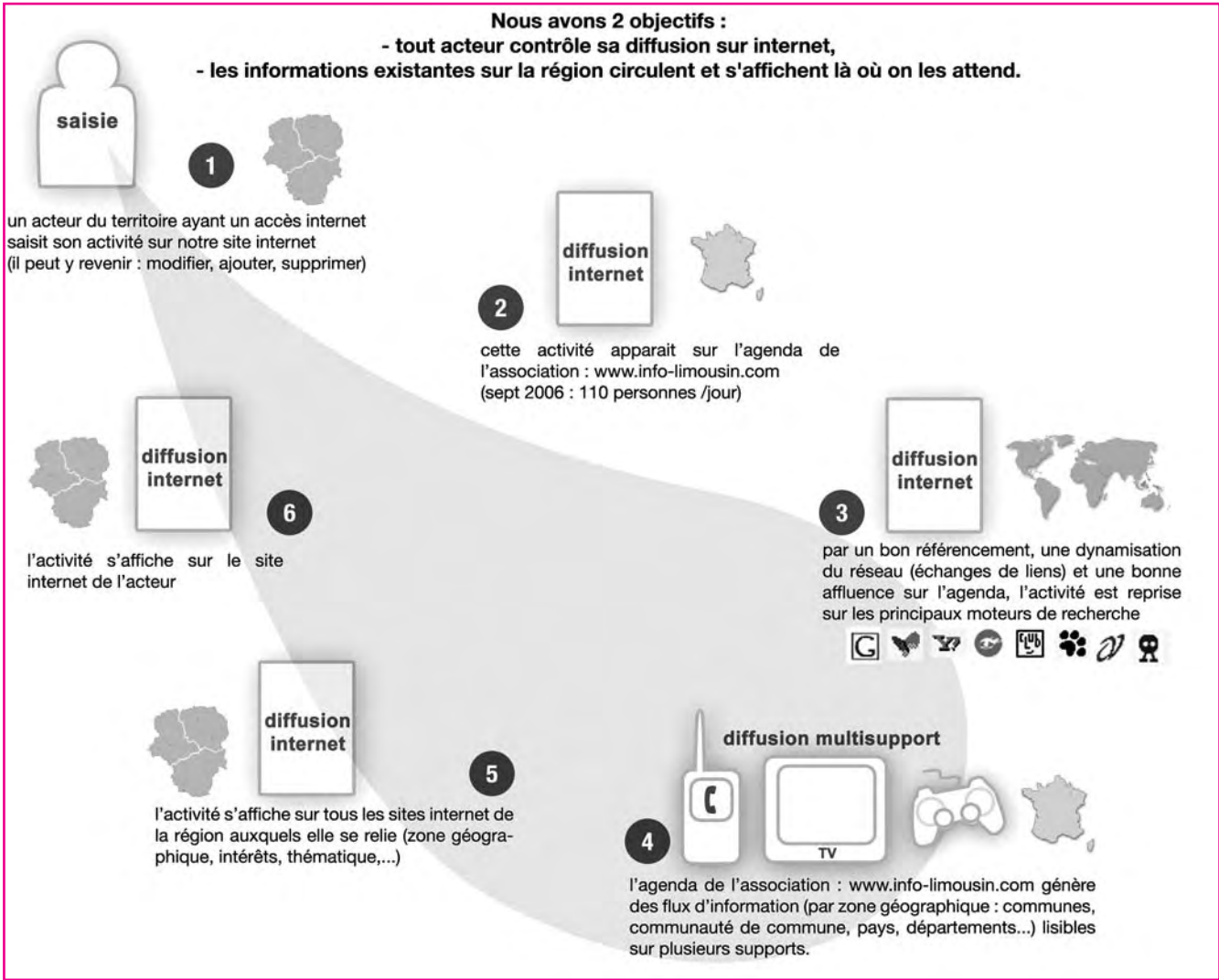
Statistiques de l'agenda (visiteurs uniques cumulés / visites significatives / pages vues)

septembre 2006 : 2 106 • 1 004 • 6 248
août 2006 : 2 168 • 1 147 • 8 104
juillet 2006 : 2 121 • 1 115 • 7 898
juin 2006 : 1 634 • 764 • 4 966
mai 2006 : 1 626 • 815 • 4 780
avril 2006 : 1 646 • 780 • 4 530
mars 2006 : 1 836 • 850 • 5 110
février 2006 : 1 140 • 523 • 3 241
janvier 2006 : 1 099 • 564 • 3 662
décembre 2005 : 1 647 • 721 • 4 327
novembre 2005 : 1 748 • 766 • 4 923
octobre 2005 : 1 425 • 652 • 4 115
septembre 2005 : 1 118 • 510 • 3 714
août 2005 : 1 607 • 705 • 5 682
juillet 2005 : 889 • 432 • 3 617
Informations entrées dans la base depuis le 1er juillet 2005 : 9 663 pour 53 026 dates, communes et hameaux présents dans la base : 756

Vous trouvez notre projet pertinent ? Adhérez à l'association info limousin !

email : contact@info-limousin.com
site agenda agenda : www.info-limousin.com
site de l'association : www.asso.info-limousin.com
page adhésion : www.asso.info-limousin.com/adherer.htm
page échange de liens : www.asso.info-limousin.com/mutualiser.htm

(association info limousin - 15, bld Victor Hugo - 87120 Eymoutiers - 06 22 67 24 69)



Etre autonome matériellement pour être libre politiquement



Un groupe d'une petite dizaine de personnes s'est installé depuis deux ans sur le plateau, à la ferme de Bellevue sur la commune de Faux la Montagne. Pratiquant une activité agricole pour leur propre consommation, fabriquant du pain qu'ils échangent, ce groupe recherche un maximum d'autonomie. Non pour s'enfermer sur lui-même, mais pour établir avec les autres des relations qui ne passent pas par ces éléments sur lesquels nous n'avons guère de prise : l'Etat ou le marché. L'expérimentation avance à petits pas.

Cet été, le groupe de la ferme de Bellevue accueillait une partie de la

conférence européenne de "l'action mondiale des peuples", un réseau de résistance radicale au capitalisme. Le thème de la rencontre tournait justement autour de cette question de l'autonomie. Avec un préalable clairement exposé : "L'autonomie matérielle est une condition de l'autonomie politique". Explications par deux membres du groupe, Camille Madelain et Loïc Biemann.

IPNS : Pourquoi cette volonté d'autonomie matérielle ?

L'autonomie politique, entendue comme capacité à décider en connaissance de cause des règles et des institutions nécessaires à la vie à plusieurs - que ce soit au sein d'un collectif, d'une communauté, d'un ensemble de communautés, d'une région... - n'est pas grand chose sans autonomie matérielle. Quelle maîtrise de nos vies si, pour la nourriture, la santé, le logement... nous avons recours au marché ou à l'Etat ? Autrement posée, l'autonomie politique a-t-elle un sens sans autonomie matérielle ?

Pourquoi êtes-vous si attachés à avoir une production matérielle localement utile ?

Il s'agit de prendre notre part dans la production matérielle, de ne pas laisser les travaux pénibles à celles et ceux qui n'ont pas eu le choix (ouvriers agricoles d'ici et surtout d'ailleurs), ni de vivre sur l'activité d'autres personnes comme c'est le cas de nombreux salariés associatifs qui ne seraient rien sans les "artistes" qu'ils font "tourner", les "porteurs de projets" qu'ils "accompagnent", les "jeunes" qu'ils "mettent en réseau", les "gens" qu'ils médiatisent. C'est être à la source. Se sentir lié à la matière, participer à toute la chaîne de production (de la graine à la conserve, du tronc à la maison, de la mise bas au fromage) pour donner sens et accomplir des tâches variées et nourrissantes.

C'est aussi participer, prendre part à l'organisation de la production au niveau local et agir sur les échanges et la consommation locale. C'est encore obtenir une reconnaissance sociale.

Il y a enfin du sens à produire chez nous, pour que tout ne vienne pas d'ailleurs, pour que nous rétablissions le lien entre ce que nous mangeons, la maison dans laquelle nous vivons et celles et ceux qui ont cultivé les légumes, ont fabriqué les matériaux de construction...

Cela pour que le plateau ne devienne pas une réserve de nature dont les chambres d'hôtes et autres gîtes ruraux permettent aux travailleurs de la ville de venir y reconstituer leur force de travail. Ceux-ci ne verront pas les maisons de retraite, les instituts médico-éducatifs et autres foyers occupationnels médicalisés qui cachent les "improductifs", les "invalides" rejetés de leurs familles, de leurs quartiers, de leurs hameaux. Une infime partie de ce qui est consommé ici y est produit. L'agriculture produit bien des bovins de qualité mais pour être envoyés à l'engraissement en Italie. Les exploitations s'agrandissent, les sols s'appauvrissent.

Ici sur le plateau, vous sentez vous êtes seuls dans cette recherche ?

Non. Nous avons constaté qu'il existait déjà des choses, des expériences qui d'une manière ou d'une autre pouvaient rejoindre nos préoccupations. Coopérative d'achat, circuits courts, auto-construction, médias alternatifs, agriculture bio-dynamique, scierie coopérative, trocs en tout genre... existent autour de chez nous. Nous avons aussi pris connaissance du fonctionnement de la coopérative d'utilisa-

Comme on fait son pain

Qu'entendez-vous par "autonomie matérielle" ?

L'autonomie matérielle, c'est l'état dans lequel une personne, une famille, un collectif, une communauté... peut satisfaire ses besoins matériels avec le minimum de contraintes imposées par l'extérieur, ou encore, leur capacité à pouvoir choisir les contraintes associées à la satisfaction de leurs besoins matériels.

L'identification et le choix de ces contraintes est inséparable d'une vision du monde. Pour nous, il s'agit autant de limiter nos dépendances à l'égard de telle ou telle source de biens matériels (Etat, marché...) que de construire un monde différent avec ses relations, ses outils, ses fonctionnements collectifs, etc. L'idée sous-jacente est bien que les formes de production, de propriété, d'échanges et de consommation ne sont pas neutres, mais produisent en partie la société. Autrement dit, au matériel est lié l'immatériel, le social.

Pour vous la question de l'autonomie matérielle (produire sa nourriture, répondre à ses besoins en matériaux, transports, etc. dans un cercle réduit et maîtrisable) dépasse donc la réponse à vos seuls besoins ?

En effet. Au-delà de la satisfaction de nos besoins matériels, il s'agit aussi de la satisfaction des besoins matériels des autres. Ou comment une personne, une famille, un collectif, une communauté... décident de participer à la satisfaction des besoins matériels d'autres personnes. La question étant alors de savoir quelles sont ces autres personnes : voisins et voisines, amis et amies, parents, clients et clientes... D'une manière générale, avec qui et comment voulons-nous nous lier matériellement ? De qui voulons-nous dépendre, par défaut (le moins pire), ou par enthousiasme (être en situation d'interdépendance avec des personnes que l'on aime, que l'on estime) ? En règle générale ce ne sont pas des questions que dans notre société on a l'occasion de se poser.

Concrètement sur votre lieu de vie (la ferme de Bellevue) qu'avez-vous entrepris dans cette optique ?

Nous avons pratiqué différents modes d'échanges notamment au travers de la fournée de pain que nous faisons tous les dimanches ou des coups de mains pour des gardes d'enfants, faire les foin, poser du carrelage, etc. Il y a des personnes à qui nous avons pu tour à tour vendre, puis troquer et parfois donner le pain. Des familles desquelles nous avons accepté le paiement de la garde d'enfants, puis l'échange du même service, enfin des gardes que nous faisons sans réciprocité apparente. Il y a des entreprises auxquelles nous demandons des produits en échange de coups de mains, d'autres où nous achetons mais aimerions plutôt échanger, etc.



Vous parlez de communs ou de communaux à préserver ou à recréer pour désigner des biens collectifs qui appartiennent à tout le monde. Pouvez-vous nous donner quelques exemples ?

Les communs, ou communaux, sont des biens organisés et protégés en commun. Ils servent à combler des besoins sociaux par des moyens non-marchands. Ils permettent un accès direct à la richesse sociale sans le truchement des relations marchandes compétitives. Les communs sont nécessairement créés et portés par des communautés, c'est-à-dire des réseaux sociaux d'aide mutuelle, de solidarité et d'échange qui ne se réduisent pas aux formes marchandes.

Les formes de communs sont diverses et émergent souvent dans des luttes contre leur négation (privatisation, exploitation de l'environnement...). Par exemple,

autour de chez nous, nous pouvons transformer des biens privés en communs : bout de terrain pour jardin collectif, four à pain ouvert à tous, voitures partagées. La fontaine du village où coule une eau de source est un commun à préserver. Les sectionnaux sont des terres communes à tout un hameau.

Un commun n'a pas seulement une valeur parce qu'il rend des services à des individus, il a aussi une valeur parce qu'il concrétise et donne un fondement stable à une communauté au sein de laquelle les générations peuvent se succéder.

Mais un tel projet est-il réalisable à très petite échelle ? Ne faut-il pas qu'il réunisse des personnes au-delà d'un groupe de "convaincus" comme le vôtre ?

Pour organiser l'utilisation et la protection d'un commun, nous devons rassembler les personnes susceptibles de participer à une communauté et définir des modes de participation et de prise de décision. Commun ne signifie pas "ouvert à tous", mais bien ouvert aux personnes qui se reconnaissent dans un projet, des valeurs ou un territoire commun, des personnes reliées. D'où nos réflexions ici : quels outils mettre en commun pour renforcer l'autonomie matérielle (jardins, pâturages, four, moulin...) ? Et avec qui ? Tous les habitants du village ? Le réseau de celles et ceux qui partagent nos valeurs ? Il est difficile de créer une communauté seulement sur une base territoriale mais cette base demeure essentielle.

Croque le plateau

Bandes dessinées et édition indépendantes

Du 14 au 22 octobre se sont déroulées dans le pays de Vassivière, les troisièmes journées de l'édition et de la bande dessinée indépendantes. Un rendez-vous qui est désormais rentré dans les habitudes locales et jusque dans les maisons des habitants puisque les douze auteurs invités cette année étaient hébergés durant toute la semaine chez des particuliers, heureux d'accueillir ces hôtes talentueux qu'on ne voyait jamais sans leurs crayons et leurs carnets. Croquant sans cesse ce qu'ils découvraient (paysages ou personnages), ils avaient pour mission de réaliser quelques dessins qui ont tous été exposés à l'Atelier, à Royère. IPNS s'associe à cette heureuse initiative en publiant dans ce numéro les oeuvres de quelques uns d'entre eux.

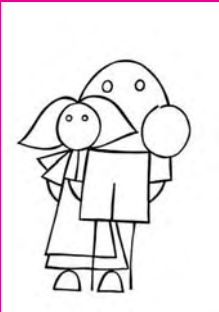
Mention spéciale à Choi Juhyun, une coréenne qui vit à Poitiers et que deux gamins du plateau, Pablo et Irène, ont emmenée à la cueillette aux champignons. Une balade qui lui a inspiré les planches que nous publions pages 8 et 9 de ce numéro - un petit récit qui, à son habitude, entremêle rêves et souvenirs...

Sur cette page nous vous offrons un petit cocktail de styles et d'humeurs qui reflètent la diversité et le talent de la brochette d'auteurs qui a assuré le succès de ces journées où les amateurs de BD, de dessins et de paroles indépendantes ont pu faire le plein de découvertes et d'inventions. Et puisque le principe était d'associer le maximum de personnes, un recueil de trucs et d'astuces publié sous le titre *Ma petite bricole* a été réalisé avec les contributions de tous les gens du coin qui avaient envoyé leurs recettes de grand-mère, de bricoleur ou de professeur Tournesol. En achetant ce recueil au prix de 7 euros à l'Atelier ou auprès de l'association Emile a une vache, vous contribuerez à soutenir ce festival original et... indépendant.



Contact :
Emile a une vache, place de la Mayade, 23460 Royère de Vassivière.
Tel : 05 55 64 57 37.

Bruno Bonhoure



"Ce portrait représente Emilie et son Manu (deux des organi-sateurs du festival). Dès mon arrivée j'ai tout de suite été interpellé par les isolateurs EDF en faïence qui ornent les oreilles de cet "animal" creusois. Je suis à la fois un amateur de la production des faïenceries françaises de la première moitié du

XXème siècle (Sarreguemines, Moulin des Loups, Gien... tasses, assiettes, bols, soupières...) et des isolateurs en porcelaine ou en verre (le dernier que j'ai trouvé était perdu au milieu de la steppe cet été à trois jours de jeep à l'ouest d'Ulan Bator en Mongolie).

D'abord l'observation du vivant, ici des gens, puis je dessine directement au feutre noir en cherchant à évoquer un certain souvenir avec des formes simples et stylisées. Vous pouvez aller faire un tour sur le site internet de notre association et observer notre univers graphique et musical : www.destination2055.com

Naz



Né en 1975 à Saint Nazaire (d'où son pseudo), Naz fait partie de ces dessinateurs qui n'hésitent pas à lier une parole politique au trait de leur dessin. Il n'est que de voir les titres de ses différents livres : *Guérilla avortée* (essai dessiné où il traite du génocide rwandais), *Ce qui fait tourner la terre* ou la série intitulée : *Le vol c'est la propriété* (5 volumes parus). Il participe également activement à la revue hebdomadaire rennaise *Chez Jérôme Comix*. Au cours de son séjour sur le plateau il est allé danser la gigue au Villard avec des amateurs locaux de danse trad. Lui bien sûr n'avait pas oublié son calepin et son crayon qui était tout mine pour l'une des danseuses.

Pour le retrouver sur le fanzine rennais : <http://chezjeromecomix.free.fr>

Alice Lorenzi

Alice Lorenzi vit et dessine à Liège. Elle a publié ses premières pages dans la revue belge *Mycose*. Ses lecteurs ne purent se défaire de ce trait en volutes aussi délicates qu'écorchées. La publication en 2006 de *Les heures de verre* confirme son art pour les récits de dissection des sentiments, servis comme sur un plateau par des jeunes femmes mystérieuses. Les deux silhouettes qui hantent le potager qu'elle a dessiné durant son séjour à Royère sont là pour en témoigner.

Pour voir des pages d'Alice Lorenzi en ligne : http://40075km.net/article.php3?id_article=783

Merci à tous ces dessinateurs de nous avoir autorisés à reproduire ici quelques uns de leurs dessins réalisés en octobre sur le plateau ainsi que Jonathan Larabie pour le dessin de couverture. Ce dernier habite Grenoble et anime depuis 1997 la revue *La belle vie*.





Choi Ju

Juhyun



Comment une bonne idée peut devenir dévastatrice



Les projets électricité-biomasse en Limousin

En 2003, les responsables des questions énergétiques du ministère de l'industrie, voyant se rapprocher l'échéance 2010, date à laquelle, en Europe, au moins 21% de l'électricité produite doit être d'origine renouvelable, décident d'accélérer et de densifier les projets dans ce domaine.

A côté de l'hydraulique (qui ne peut plus guère progresser), de l'éolien, du solaire et de la géothermie, la biomasse apparaît intéressante. Aussi lancent-ils en décembre 2003 un appel à projets de production d'électricité à partir de biomasse. Il s'agit de gros projets (12 MW minimum) pour lesquels chaque candidat doit déterminer le prix de vente de l'électricité produite en le fixant à un niveau qui lui permette d'atteindre la rentabilité économique.



En janvier 2005, 14 projets sont retenus pour l'ensemble de la France, dont quatre en Limousin : Ussel (Soffimat), Meymac (EBV), Moissannes (EBV) et Saillat sur Vienne (International Paper).

Une première remarque s'impose : la décision de sélectionner quatre projets en Limousin a été prise sans aucune concertation avec les responsables régionaux. La politique de développement du bois énergie mise en place par la Région Limousin avec l'appui de l'ADEME a été complètement ignorée et les services de l'Etat en Limousin n'ont pas eu non plus leur mot à dire !

Sur le fond, les critiques qu'appelle cette décision sont explicitées dans la motion ci-contre (page 11), adoptée par le Comité Syndical du PNR de Millevaches, ainsi que par le conseil municipal de Felletin et le conseil communautaire de la communauté de communes Aubusson-Felletin. Elles ont été à nouveau développées au cours d'une conférence de presse donnée le 5 octobre dernier à Egletons par Bernadette Bourzai, maire de cette ville, et Michel Pinton, maire de Felletin.

Les villes d'Egletons, Bourganeuf et Felletin possèdent en effet des réseaux de chaleur bois qui consomment annuellement chacun 6000 tonnes de produits connexes de sciage pour les deux premiers et 60 000 tonnes pour Felletin (qui produit aussi de l'électricité : il s'agit dans ce cas de cogénération, c'est à dire la production simultanée de chaleur et d'électricité).

La taille des installations prévues ne peut que bouleverser le marché régional du bois énergie et renchérir considérablement, peut-être même tarir, l'approvisionnement des chaufferies existantes. Par ailleurs, l'absence de réseau de chaleur complétant la production d'électricité aboutit à une efficacité énergétique faible.

Ce n'est pas parce qu'on utilise une énergie renouvelable qu'il ne faut pas se montrer économe !

Enfin, et cela ne concerne pour le moment que Felletin, le prix d'achat de l'électricité est beaucoup plus élevé que celui pratiqué à Felletin, ce qui aboutit à mettre en péril une installation existante.

En prenant leur décision sans concertation, uniquement à partir de données statistiques non vérifiées sur le terrain - et on sait qu'il y a une grosse différence entre les quantités de bois théoriquement disponibles et celles qui sont réellement utilisables (manque d'accès dû au morcellement, du relief...) et en marquant leur mépris pour les installations de petite taille ("Nous n'avons rien à faire des chaudières de paysan"), les responsables du ministère ont bien mérité les reproches qui leur ont été adressés par les élus, par les experts et les associations qui travaillent sur les problèmes énergétiques.

Depuis ces critiques initiales, de nouveaux éléments sont venus confirmer la pertinence des arguments avancés dès 2005. Il s'agit du dossier d'enquête publique concernant le projet de Meymac et d'un nouvel appel d'offres du ministère de l'industrie sur de nouvelles installations de production d'électricité à partir de biomasse.

Le dossier d'enquête publique de Meymac

Alors que le dossier du projet Soffimat à Ussel a été soumis à enquête publique du 12 mars au 12 juin (nous n'avons pas pu le voir), celui de EBV à Meymac l'a été au mois d'octobre, et nous avons pu le consulter et rencontrer le commissaire enquêteur.

L'installation de Meymac, d'une puissance électrique de 12,125 MW (donc juste au dessus de la puissance minimale de 12 MW, à rapprocher de la puissance de 3 MW de l'unité felletinoise) utilisera 138 200 tonnes de bois (plaquettes forestières, plaquettes de scierie, sciure et écorces).

Les fournisseurs identifiés sont :

Creuse Sciage, qui ne fournit pas actuellement à l'unité de Felletin les quantités de sciure qu'il s'était engagé à livrer par contrat et qui doit installer à Meymac une nouvelle scierie.

Corrèze Export Bois qui regroupe quatre scieurs : Farges, Boissac, Feuillade et Malaqui. Les deux premiers basés à Egletons ont signé un contrat pour approvisionner l'unité de cette ville, mais ils n'en respectent pas les clauses ! Quant à Feuillade (de St Rémy) il fait partie des fournisseurs de Felletin par l'intermédiaire du GIE de scieurs qui alimente l'unité de cogénération de cette commune.

On constate donc que la concurrence avec Felletin pour l'approvisionnement en bois est pleinement confirmée, ainsi que la propension de certains professionnels du secteur à signer tous les engagements qu'on leur propose et de n'honorer ensuite que les plus rémunérateurs.

La production annuelle d'électricité annoncée à Meymac est de 107 000 Mwh, soit à peu près cinq fois celle de Felletin - qui produit aussi de la chaleur.

A Meymac il est prévu d'utiliser la chaleur en interne pour sécher le combustible qui ne doit pas dépasser 20% d'humidité dans cette installation qui utiliserait le procédé de gazéification (similaire au gazogène utilisé pour les automobiles pendant la seconde guerre mondiale) : après une combustion à 1050°, les gaz récupérés alimentent des moteurs qui produisent l'électricité.

La seule production vendue étant l'électricité, il est abusif de parler de cogénération et d'afficher un rendement de 67%. En fait le rendement est de l'ordre de 30%.

En revanche, des données économiques (prix d'achat du combustible, prix de vente de l'électricité) ne figurent pas dans le dossier. Les investissements sont de 27 253 000 euros (par comparaison, ils ont été de 10 millions à Felletin) dont 30% de fonds propres et 70% de prêts bancaires. La mise en service est prévue pour fin 2007, avec démarrage des travaux à la fin du premier trimestre 2007.

Rien dans ce dossier ne vient infirmer ce qui était avancé dès 2005 par les responsables des réseaux de chaleur existant en Limousin.

Le nouvel appel d'offres "électricité biomasse"

La justesse des arguments avancés est confirmée par le nouvel appel d'offres du ministère de l'industrie qui a largement rectifié le tir par rapport au précédent, sur trois points essentiels :

La puissance minimale : elle n'est plus de 12 MW mais de 5 MW. L'appel total porte sur 300 MW, dont 80 pour les installations de 5 à 9 MW, et 220 MW pour celles de plus de 9 MW.

L'approvisionnement : chaque unité doit présenter un plan d'approvisionnement très précis, avec 50% minimum de plaquettes forestières et une attention particulière aux problèmes de concurrence d'usage.

L'efficacité énergétique : elle est fixée à 50% minimum, ce qui oblige à une valorisation de la chaleur.

On constate que le ministère a largement tenu compte des critiques qu'avait suscité l'appel d'offres de 2003 pour rédiger celui de 2006. Il serait souhaitable que les nouveaux critères s'appliquent aux projets qui ne sont pas encore réalisés, comme Ussel et Meymac, et qui vont poser les plus gros problèmes.

L'utilisation du bois énergie est une bonne solution énergétique à condition que :

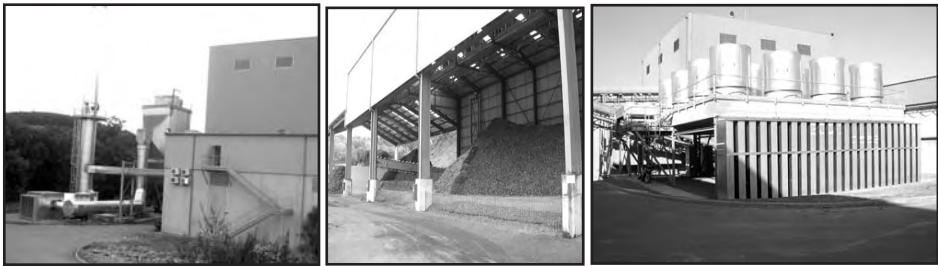
La production de chaleur, et son utilisation économe, soit privilégiée ; la production électrique ne devrait pas servir de base au dimensionnement de l'installation et devrait rester assez modeste.

L'installation puisse fonctionner avec des déchets de bois produits à proximité de façon à éviter des transports importants.

L'approvisionnement se fasse exclusivement en sous-produits de l'activité forestière : il ne faudrait pas tomber dans la dérive qui consisterait à produire du bois utilisé uniquement pour l'énergie.

JEAN FRANÇOIS PRESSICAUD
Conseiller municipal à Felletin.





Alerte !

Motion alertant les pouvoirs publics sur les conséquences néfastes de l'appel à projets biomasse pour la filière bois en Limousin
En novembre 2005 à l'initiative d'élus creusois et corréziens, l'appel à projets du ministère de l'industrie a fait l'objet d'une motion de défiance qui mettait en évidence ses conséquences néfastes pour l'avenir de notre territoire. Nous reproduisons ici cet argumentaire.

Démésure de la demande de produits connexes de l'industrie du bois par rapport à la production en Limousin

La taille disproportionnée de ces projets, à l'échelle de la région Limousin, va bouleverser et désorganiser totalement le marché des produits connexes de la première transformation du bois. Il en résultera une augmentation brutale de la demande par rapport aux ressources exploitables. Ainsi, à titre d'exemple, l'unité de cogénération de Felletin consomme aujourd'hui environ 60 000 tonnes par an de déchets de bois contre 100 à 150 000 tonnes par an estimées pour chacun de ces projets soit 600 000 tonnes par an rien que pour les 4 projets en Limousin. Or l'offre locale est incapable dans l'état actuel des choses de suivre une telle demande. Il en résultera fatalement une surenchère artificielle des prix.

Les contrechocs économiques et écologiques de telles unités n'ont pas été pris en compte.

Un gaspillage énergétique

A l'heure où l'on parle de crise énergétique, de la nécessité de développer et surtout de valoriser de nouvelles sources d'énergie, il est surprenant de voir que les projets retenus concernent presque exclusivement des unités de production d'électricité seule, sans valorisation aucune de la chaleur produite (grâce à des réseaux de chaleur). Non seulement le rendement est plus faible que dans des unités de cogénération mais en prime on perd la chaleur produite.

Alors que l'on demande aux Français de faire des économies d'énergie, il semble que le ministère, lui, soit peu sensible à une utilisation économe et locale de la biomasse.

Distorsion de la concurrence

Le prix d'achat de l'électricité pour les unités déjà en fonctionnement est de 45 euros le MWH, contre 85 euros en moyenne pour les nouveaux projets sélectionnés par le ministère. Il y a là une distorsion évidente de la concurrence prélude à une mort annoncée des petites unités existant en Limousin.

Avec elles, c'est la disparition de nombreux emplois et l'anéantissement des efforts de nombreux élus locaux qui se sont battus pendant des années pour mener à bien sur leur territoire des projets de développement durable, des projets porteurs d'avenir pour toute une région. Ce n'est pas le prix de l'électricité qui doit fixer le prix du bois.

Des conséquences sur toute la filière bois-forêt

D'après les études, les besoins exprimés ne pourront être couverts, dans le meilleur des cas, que par la mobilisation rapide et en masse de nouvelles ressources, principalement par l'extraction de plaquettes forestières, au pire, par une concurrence forcenée avec d'autres usages de ces produits : notamment avec le secteur de la trituration fortement porteur d'emplois en Limousin.

L'organisation d'une collecte d'une telle ampleur n'est pas non plus sans incidence sur la filière bois d'œuvre et bois d'industrie, tant au niveau des techniques d'extraction des plaquettes que de la logistique transport, sans compter sur l'éventuel développement d'une "sylviculture énergétique" sans autre valeur ajoutée. Comment le réseau routier supportera-t-il un tel tonnage, sur quelles places de dépôts et par quelles pistes ?

Ce programme va à l'encontre des objectifs recherchés : il entrave le développement d'opérations plus modestes, potentiellement plus nombreuses, mieux réparties sur le territoire et valorisant complètement l'énergie thermique. Il créera à terme des difficultés sur toute la filière bois-forêt et dans différents secteurs d'activité liés au bois, engendrant une concurrence d'usage sur les ressources communes mobilisées.

Libérons les semences

Un appel à l'initiative de l'association Kokopelli



Triticum aestivum L. subsp. aestivum

La semence, essence même de la vie, est aujourd'hui menacée.

12 000 ans de construction collective patiente et réfléchie ont abouti à la création d'un patrimoine végétal, technique et culturel inestimable, commun à toute l'humanité. Cet héritage court aujourd'hui le risque d'être confisqué par une infime minorité.

L'aliénation de la semence par l'agro-industrie, constitue un danger sans précédent pour l'avenir :

l'indépendance alimentaire et la santé des peuples. Les vendeurs de pesticides bricolent dans leurs laboratoires des chimères génétiquement modifiées, qu'ils osent appeler semences, générant des plantes dépendantes entraînant une régression technique pour les paysans, les jardiniers et les amateurs.

Les lobbys, aidés par l'Etat, pour obtenir le monopole de ce qui

appartient à tous, veulent supprimer le droit inaliénable de chacun de ressemer sa récolte. Les sélections de terroir garantissent des plantes saines et savoureuses. La semence industrielle est malade, elle ne peut vivre sans pesticides, engrais chimiques ou manipulations génétiques. Polluante pour l'environnement, elle est le point de départ de la mal-bouffe. Comme les générations qui nous ont précédés, nous avons le devoir de transmettre à nos successeurs, la possibilité d'orienter et de choisir leur avenir.

- Conscient que le maintien de la biodiversité est facteur de sécurité, d'indépendance alimentaire et de nourritures abondantes pour demain,

- Conscient que la semence est un bien commun à tous les peuples, je demande que la loi AFFIRME le droit inaliénable de toute personne de cultiver, semer, multiplier, acheter, échanger, offrir, céder, transmettre, tout végétal (graine, bouture, plant, tubercule, etc.) sans restriction légale d'aucune sorte.

- Je revendique le droit de me procurer et de consommer librement la nourriture issue du produit des semences de population, de pays, de famille, dites anciennes : toutes, graines de vie.

En signant cette pétition, je défends ma liberté, un patrimoine et permet, avec l'association Kokopelli, la transmission de la biodiversité et de la fertilité aux générations futures.

Outre votre signature immédiate, vous pouvez télécharger cette pétition pour l'imprimer, pour la diffuser autour de vous, et si vous avez un site Internet, faire un lien vers cette page : <http://www.univers-nature.com/signez/?code=cat>



Richard Millet

L'art du bref

Un photographe ambulant, boiteux et solitaire, né en 1866 en Haute-Corrèze et qui se suicide à l'âge de 44 ans. Il s'appelle **Antoine Coudert**, et la découverte imprévue dans le grenier d'Aix la Marsalouse en 1985 de ses plaques photographiques permit alors de redécouvrir ce personnage étrange, voleur de visages (et d'âmes ?) qui arpenta le plateau chargé de son appareil photographique sur le dos. C'était une époque où une vie se résumait en deux ou trois clichés - non en cette overdose d'images numériques qui gave notre quotidien. Un artiste ? Un fou ? Un innocent ? On sait peu de choses de l'homme que fut Antoine Coudert. Restent les photos qu'il signait et qui nous sont parvenues. Il fallait la sorcellerie d'un écrivain pour évoquer cet homme et c'est ce à quoi s'est employé Richard Millet dans un petit livre intitulé *L'Art du bref* paru chez Gallimard. Nous en publions ici un chapitre qui permet de rendre vivants, au travers de l'oeil réssuscité d'Antoine Coudert, les profils abolis d'hommes et de femmes (surtout de femmes) qui vécurent sur le plateau, il y a un siècle.

"Et pourtant, il avait bien quelque chose d'un toqué, à cause de ce métier de photographe qui n'en était pas vraiment un, aux yeux des gens d'Aix, de Merlines et d'Eygurande ; à cause aussi, de ce qui, pour beaucoup, tenait encore de la sorcellerie ou de l'entourloupe foraine, on ne savait pas très bien, on ne pouvait pas le prendre au sérieux, même quand il officiait et qu'on se confiait à l'objectif en crânant un peu, tels ces vélocipédistes endimanchés ou ces conscrits de Saint-Etienne-aux-Clos, en costume, chapeau ou casquette plate, cocarde ou fleur à la boutonnière et drapeau tricolore à la main, ou encore la famille Nallet, de Feyt, posant en compagnie du charpentier qui a sans doute achevé son toit, les uns et les autres regardant vers la lentille de la boîte de bois clair comme on se laisse lire dans la main par une romanichelle, certains se signant avant de poser, dans l'espoir que le diable qui avait mis au monde le pied-bot ne garderait pas leur âme captive sur ces plaques de verre qui leur donnaient l'impression d'avoir fait un pas dans l'au-delà. Mais moi, à dix ans, je n'en croyais rien, et vu qu'il fait nuit, à présent, je n'ai pas besoin de fermer les yeux pour entendre le bruit que faisaient ses galoches, à Aix-la-Marsalouse, en 1897, quand il arrivait chez nous avec ce pas de danse qu'on reconnaissait avant même de voir apparaître son chapeau de feutre à larges bords et son grand manteau de marche ou sa veste de coutil, et ses épaules sur lesquelles il portait le trépied et le voile noir, la boîte attachée à son dos : assez semblable à un colporteur, à ceci près qu'il ne vendait que des images, non pas celles qu'on fabriquait à Epinal et

dont l'instituteur nous gratifiait parfois, quand ce n'étaient pas le curé ou le chocolat Menier, mais des images qui faisaient dire à certains qu'il eût été moins cher de s'offrir un miroir, vu qu'ils peinaient à se reconnaître dans ce qui sortait du tour de magie auquel se livrait devant nous ce pauvre boiteux. Vraiment, je l'entends encore, cette claudication qui arrachait des étincelles aux cailloux du chemin, non pas comme si c'était hier, car trop de choses ont changé sous nos yeux et dans notre cœur pour qu'il soit possible de rester dans ce genre d'illusion, de semblance, comme on disait là-bas où le langage avait de ces inventions heureuses, mais bien comme si le temps me faisait la grâce de se resserrer, de se plier à mes désirs, oui de se déplier sur une vie tout entière, comme ces persiennes sur la nuit qui n'est pas seulement celle qui vient après le jour mais ce qu'on appelle la nuit des temps. Je suis donc dans notre maison d'Aix, attendant depuis la veille, et peut-être depuis que papa nous avait annoncé qu'il avait rencontré le pied-bot, entre Aix et le Grancher, une semaine plus tôt, et qu'il lui avait demandé de venir chez nous, à la ferme, pour faire un portrait de moi. J'avais obtenu mon certificat d'études, et il voulait me consoler de ne pas m'avoir fait photographier lors de ma première communion, l'année précédente, ayant plus de respect pour le savoir de l'école communale que pour les mystères de l'Eglise : en cela tout à fait homme de son temps et des hautes terres, ce pauvre papa qui ne comprenait pas quelle joie j'aurais eue à me

retrouver sur une photo comme Eugénie Orlanges, tout en blanc, son missel à la main, l'air non seulement d'une première communiant mais d'une jeune épousée, ou d'une petite princesse mongole, avec son visage ovale, son teint mat, ses yeux allongés, sa bouche un peu dédaigneuse, sans qu'on sache si elle respire l'intelligence ou si elle est plus bête qu'une pintade, mais en tout cas belle, bien plus que moi, et fière avec cet étrange rai de lumière à angle droit que le pied-bot a laissé derrière elle, dans la pièce presque obscure et qui vient sans doute de la fenêtre qu'on devine fermée, non pas dans l'église, comme pourrait le faire croire le vide de la pièce, mais dans la salle de ferme débarrassée pour la circonstance de la longue table, des bancs, de tout ce qui pouvait gêner, enfants, vieillards, bêtes, fagots, ustensiles de cuisine, de manière à ne laisser voir que les pans d'ombre et les belles dalles du sol et faire penser qu'on se trouvait dans une église, le curé ayant refusé que la boîte de bois clair puisse opérer un semblant de miracle ou de sorcellerie en ce lieu consacré. Car la lumière où surgit Eugénie Orlanges a quelque chose de miraculeux, la tirant non seulement hors de la pénombre de la pièce mais d'une ombre bien plus grande : celle du temps qui nous l'a dérobée, cette fille qui, à peine devenue femme, mourrait en couches, ne laissant d'elle qu'un garçonnet qui lui ressemblait fort et cette photo - une des rares que j'aie gardées de cette époque et que le temps n'a pas altérée,

comme tu peux le voir", me disait-elle en me reprenant des mains ce portrait photographique à quoi j'étais à peu près indiffé-

rent, en 1963, au moment où la vieille parleuse me tenait en haleine dans la nuit de novembre, mais qui, soixante ans plus tôt, restait un événement exceptionnel et assez troublant pour n'être pas d'une manière ou d'une autre lié aux mystères de l'Eglise, à cause du passage des ténèbres à la lumière, de l'inversion du blanc et du noir, une sorte de résurrection avant la lettre et avant la fin des Temps ; à cause, également, de ce qui captait le visage mieux qu'un portrait à l'huile : quelque chose de l'âme, ai-je envie de dire, et non pour la faire choir dans le premier cercle de l'enfer, comme le croyaient certains, mais pour montrer ce que les mots ne pouvaient exprimer, même au plus secret du confessionnal - la vérité d'un visage, c'est à dire d'un être, aurait-elle pu ajouter si elle avait été capable de parler ce langage.

"Et qu'est-ce que la vérité d'un visage, sinon ce qu'elle laisse deviner de l'âme ?" avait-elle plutôt dit en se souvenant que son certificat d'études primaires l'avait conduite au brevet élémentaire, et puis à refuser de prendre pour époux le fermier qu'on lui destinait, non parce qu'elle se croyait au-dessus de lui ou de sa condition, ni même parce que cet homme lui déplaisait, mais parce qu'elle avait compris que les mots peuvent mener plus loin que la terre, qu'ils servent à autre chose qu'à nommer ce qui nous entoure et ce qu'on sent au-dedans de soi, qu'ils peuvent en outre transformer les objets en choses immatérielles, et ce qui passe en des réalités moins abstraites qu'il n'y paraît ;



un peu comme la photo qu'avait prise d'elle le pied-bot, ce matin de 1897, l'avait convaincue d'une beauté dont ce qu'en disaient sa mère et les garçons de l'école la laissait dubitative, désarmée, prête à croire qu'ils se moquaient, ayant également reconnu que les mots sont des couteaux autrement tranchants que l'acier, et décidant d'épouser un garçon pour qui ils ne serviraient pas qu'à faire avancer les bêtes ou à dire le temps qu'il fait et combien ça passe vite, ce que nous appelons encore le temps, ou la vie, quoiqu'il ne s'agisse pas tout à fait de la même chose. Et c'était bien pourquoi on faisait appel au pied-bot et à l'étrange attirail qu'il trimballait sur son dos en dansant la seule danse qui lui serait accordée en ce bas monde : la marche, ce pas singulier par lequel il jetait légèrement son corps de côté pour le propulser en un mouvement qui serait devenu presque imperceptible, tant il y mettait d'élégance (une élégance quasi désespérée, comme la signature "artiste" dont il ornerait le bas de certains de ses clichés), s'il n'y avait pas eu le bruit de ses souliers ferrés, ce léger contretemps qui n'appartenait qu'à lui et qu'on se serait désolé de ne plus entendre, encore qu'il inquiétât un peu les filles ; une des rares choses qu'on entendait de lui, cet Antoine Coudert qui était plus qu'un taiseux, même s'il savait aborder les gens de façon à les mettre en confiance et qu'il ne dédaignait pas parler politique avec l'instituteur de Merlines, chez qui il allait lire le journal.

Un gars qui a compris que le silence fait partie de ce qu'il n'ose appeler son art, n'imaginant pas que ce qui le fait vivre soit de l'art, ni qu'un artiste puisse avoir le pied-bot et un père inconnu, dirait-il à celle dont il venait tirer le portrait, un matin de juin : cette femme qui me parlait et qui n'avait pas été toujours vieille, qui avait peut-être été jolie, en tout cas une jeune fille fraîche, avenante, désirable, pourquoi pas, et qui épouserait un modeste médecin d'Ussel qui faisait un remplacement dans le canton d'Eygurande - un brave gars de peu d'allure, et qui n'avait que son titre et sa gentillesse pour s'imposer à un coeur de jeune fille. Et elle l'avait aimé justement pour cette raison qu'il ne la rabaisserait pas, ne la renverrait jamais à la terre, même quand il irait exercer à l'autre extrémité du plateau, dans le bourg des Buiges, tout près de Siom où il avait choisi d'habiter pour ne plus entendre les camions traverser la grand-rue, où se trouvait son

cabinet, également par dégoût de ce que les hommes, plus que la

Providence, sont capables d'infliger à autrui comme à eux-mêmes, l'espèce humaine lui inspirant une répugnance que seul le serment d'Hippocrate endiguerait, mais pas au point de se laisser convaincre d'engendrer des enfants.

"Un homme plus âgé que moi et que j'ai épousé en 1909 : j'avais dix-neuf ans, et j'occupais depuis un an le poste de secrétaire de la mairie d'Aix, chose toute nouvelle chez nous où on ne pensait pas que le rôle d'une femme fût de tenir le registre des naissances, des mariages et des morts ; mais j'avais

la connaissais, cette photo, mais que je ne trouvais pas qu'il valût la peine de se faire immortaliser en princesse mongole ou en jeune épousée pour passer le reste de ses jours en sarrau et en galoches, sentant l'étable et ressemblant à n'importe quelle fille de la campagne, et révéant Eugénie de Montijo comme on adule aujourd'hui les actrices ou les vedettes de la chanson : non, pas une impératrice déchue, me disais-je, plutôt rien, ou alors ce que j'étais, une jeune fille qui attendait ce que la vie lui donnerait et non le prince charmant, ça n'existe

pas, pas même sur les photographies où le pied-bot savait amener les gens à se prendre non pas pour ce qu'ils n'étaient pas, ni pour ce qu'ils auraient aimé être, vanité réservée aux bourgeois (lesquels allaient se faire photographier à Ussel, chez les frères Eyboullet qui possédaient un studio et une imprimerie, et proposaient des décors plus séduisants que le drap blanc qu'Antoine Coudert tendait généralement derrière le client), mais pour ce qu'ils étaient, des simples, qui avaient une âme, une histoire, du tragique, parfois, et que le pied-bot décelait dans leurs yeux, les ayant immobilisés, sans leur demander de sourire pour s'avantager, même Eugénie Orlianges dont il suffisait de bien regarder la photo pour se dire, avec ma mère, qu'elle n'était rien sans sa robe de communiant, que c'était la robe qu'on avait



une belle écriture et une orthographe impeccable ; et si je n'étais pas devenue institutrice, c'était pour vivre près des miens, à qui je donnais un coup de main, le soir, et à la saison des moissons, de sorte qu'on imaginait que je resterais vieille fille, celle qui se sacrifie ou qui n'arrive pas à franchir la pierre du seuil, à dépasser, pour aller vers un autre horizon, les croix des Rogations qui se dressaient dans les collines. C'était oublier ce que les filles ont de patient, d'obstiné, de roué, même. Faute d'être persuadée de ce que je valais, je savais ce que je voulais ; et je ne voulais pas d'une vie comme celle d'Eugénie Orlianges, qui, en ce lointain matin de juin, était venue nous montrer, encadrée, sous verre, enveloppée d'un vieux morceau de drap, sa photo de communiant qu'elle tenait devant elle comme le saint sacrement, la tendant à ma mère avec un air par lequel elle croyait ressembler à sainte Thérèse de Lisieux, alors qu'elle avait l'expression un peu figée et lointaine qui était la sien-

photographiée avant qu'elle ne passât à sa soeur ou à une cousine, ou à une inconnue à qui on la revendrait ; jugement exagéré, bien sûr, puisque ce qui se voyait, surtout (et non pas sur la photographie mais dans mon for intérieur, où j'ai eu l'impression que cette épreuve m'était révélée, après qu'Eugénie fut repartie en serrant le cadre dans ses bras), c'était que le photographe avait saisi en elle quelque chose de la femme qu'elle serait, ou, plutôt, qu'elle n'aurait pas le temps de tout à fait devenir, penserais-je, quelques années plus tard, lorsque je commencerais à redouter de ne pas même pouvoir mourir en couches, Eugénie ayant eu au moins ça : un enfant, un garçon, un portrait plus criant de vérité qu'aucune photographie."

Ce texte constitue le chapitre 3 de *L'Art du bref* de Richard Millet. Nous remercions l'auteur et les éditions Gallimard de nous avoir autorisé à le reproduire ici. Les photos qui illustrent ces pages sont d'Antoine Coudert.

SAINT LEONARD DE NOBLAT A MONTPARNASSE

"Nouvelles paysannes" & souve-



Germaine et Céline COUPET, dans ce bel ouvrage nous livrent une véritable mémoire de la vie des petits métayers et ouvriers agricoles de la région de Saint Léonard de Noblat au tout début du XXème siècle. Ce tableau de la condition paysanne est d'autant plus étonnant qu'il nous est transmis à partir de l'expérience exceptionnelle que ces deux femmes ont

vécue à Paris, où elles sont arrivées l'une et l'autre à l'âge de 17 ans. Germaine, l'aînée après cinq années de galère dans plusieurs places de bonne se décide à chercher meilleure fortune à Paris. Un mois après son arrivée elle se retrouve à la rue. Elle est recueillie par un inconnu qui la présente comme modèle chez une peintre célèbre. Pendant quatre ans elle mène une vie trépidante et joyeuse en posant comme modèle pour peintres et sculpteurs dans leurs ateliers prestigieux des quartiers de Montparnasse et Montmartre. Elle fait venir sa sœur Céline, plus fragile et plus éprouvée par la dureté des travaux qu'elle a endurés comme servante de fermes à partir de l'âge de 11 ans. Elle partagera aussi cette vie mouvementée de modèle avant de trouver son bonheur en épousant un sculpteur américain.

Germaine, par delà cette vie frivole dans les milieux artistiques demeure très ancrée dans les souvenirs de sa vie familiale et de son enfance de villageoise limousine. A vingt ans elle revient à St Léonard. Elle se marie en 1912 et voyage en Egypte avec son mari. Celui-ci sera tué sur le front au deuxième mois de la guerre 14-18. Très vite elle retourne à Paris et reprend naturellement sa place dans le milieu des artistes. En 1926 elle épouse Maurice Taquoy un peintre reconnu de cette période faste. Elle passe alors de l'autre côté du chevalet et se lance dans la peinture. Sous le pseudonyme d'Existence elle expose avec succès des scènes de la vie villageoise dans des grandes galeries parisiennes. Ce qui fit dire à son mari "enfin je vais avoir fait un riche mariage et vivre de la peinture mais pas de la mienne!". Ils mèneront une vie simple dans leur atelier parisien ou plus souvent dans leur maison à l'orée de la forêt de Fontainebleau. Ils accueilleront de temps à autre la famille limousine désormais réunie dans la région parisienne. "Germaine, Céline et leur mère se retrouvaient comme en Limousin et le patois donnait l'étincelle à la conversation". Elles se remémoraient les veillées villageoises animées par leur père musicien et chanteur où leur mère excellait dans un répertoire d'histoires et de contes extraordinaires. C'est dans cette veine du conte que Germaine va puiser pour entrer en littérature.

Toujours sous ce pseudonyme d'Existence elle publie aux Oeuvres libres deux recueils de nouvelles : "Didi" en 1931 et "Village" en 1939. Laissons aux lecteurs le bonheur de trouver dans ces délicieuses saynètes une véritable chronique de la vie villageoise en Limousin au tout début du XXème siècle. Vous trouverez en dernière page de ce numéro d'IPNS une illustration significative de ces contes villageois. Avec une profonde délicatesse elle conte ses souvenirs du bonheur familial et les étapes joyeuses de la vie et des travaux champêtres malgré les avatars des pénibles conditions du métayage. Gratifiée d'une grande sensibilité et d'un esprit d'indépendance elle rapporte les querelles familiales et les haines accumulées entre les métayers et leurs petits propriétaires. Sous un ton humoristique et une moquerie décapante elle se rappelle de la méchanceté et de la violence "dans ces campagnes limousines sauvages et insociables". Grâce à la ténacité de Martine et Bertrand WILLOT de l'association "la vie d'artiste" les contes et récits d'Existence sont sortis de l'oubli où ils s'enfonçaient. Certes la qualité littéraire de "ces notations curieuses sur la vie populaire d'hier" n'avait pas échappé à

Michel Ragon. Dans son *Histoire de la littérature prolétarienne* il avait classé l'énigmatique Existence parmi les écrivains paysans. Mais elle demeurait "une femme qui avait été modèle des peintres de Montparnasse en sa jeunesse, se mit à peindre sur le tard des tableaux charmants et naïfs. C'est sous ce même nom qu'elle publia des souvenirs de son enfance de petite villageoise en Limousin".

Après deux années de prospection biographique autour de Saint Léonard et Montparnasse les Willot retrouvaient son identité et ses traces familiales dans les villages de Champnetery, Villemonteix et Puy-les-Vignes. Sa famille leur confiera alors le manuscrit des "*Souvenirs d'enfance*" de sa sœur Céline. Partie avec son mari à New York juste avant la guerre de 1939 elle ne parvient pas à s'intégrer à ce nouveau pays. Elle se dit malheureuse et signe les lettres qu'elle adresse à sa fille : La Limousine. En 1953, un an après la mort de Germaine pour conjurer l'ennui de leur exil new yorkais et la nostalgie de son enfance



son mari la pousse à écrire sa vie. En quelques 150 pages Céline, en ressassant les contes d'Existence, entend rétablir sa vérité. "Je vais essayer de raconter tout ce qui m'est arrivé depuis l'âge de deux ans" (1896). En quelques 150 pages, d'une écriture souvent maladroite et dépourvue de tout artifice littéraire elle applique un copier-coller de la réalité sur les fantasmes de l'imaginaire des contes d'Existence. Une illustration sans concession de l'impitoyable dureté de la convivialité villageoise pour celles et ceux qui subissaient les déracinements continuels de l'instabilité du métayage. Le témoignage de deux caractères



trempés dans l'âpreté d'une enfance marquée par la violence de la misère paysanne et dans l'ambiance primesautière et festive du monde artistique de Montparnasse.

ALAIN CAROF

Germaine et Céline COUPET, De Saint Léonard de Noblat à Montparnasse Nouvelles paysannes et Souvenirs d'enfance Présentés par Martine et Bertrand WILLOT, Association La vie d'artiste. Postfaces de Martine Tandeau de Marsac et Yves Beneyton. Collection Voix d'en bas aux Editions Plein Chant, 2006, 334 pages



"Le jeu vous va si bien" par Pascal Deru aux éditions Le Souffle d'Or

"Jouer est un acte convivial, riche et fécond, nous permettant de resserrer les liens qui nous sont chers et d'être présents sur la brèche des valeurs".

Cet extrait tiré du livre témoigne de la position de son auteur qui

n'a de cesse d'expérimenter depuis plus de 20 ans la construction d'un monde plus joyeux et solidaire construit notamment autour de l'activité ludique.

Créateur et responsable du magasin de jeux et jouets Casse-noisettes à Bruxelles, formateur dans le domaine du jeu et journaliste, Pascal Deru nous invite en effet à nous laisser "apprivoiser". Jeux et jouets sont pour lui le moteur essentiel d'une vie féconde pour tous, c'est un bonheur à vivre simplement dans sa vie de tous les jours.

Les résistances sont pourtant nombreuses, surtout chez nous adultes qui avons bien d'autres choses plus importantes et plus urgentes à réaliser... Et puis jouer, c'est long, il faut comprendre la règle...

A travers son texte, celui qui n'hésite pas à perdre de l'argent pour donner un conseil plus juste à ses clients, nous ouvre un univers rempli de mille et un trésors pour celui qui sait prendre le temps de le trouver. Il exprime par des images et des exemples tirés de son quotidien ce qui pourrait changer dans notre société si l'on se donnait la peine d'accéder à ces jeux...

"Si un homme veut mériter le beau mot d'homme, il doit promouvoir de toutes les manières qui peuvent être les siennes des changements d'attitudes.

C'est bien ce que nous faisons quand, dans ce métier de jeu qui est le nôtre, comme parents ou animateurs, nous choisissons des jeux dont les règles et le mécanisme suscitent l'imagination, la résistance, la négociation et la possibilité d'essayer d'autres lois."

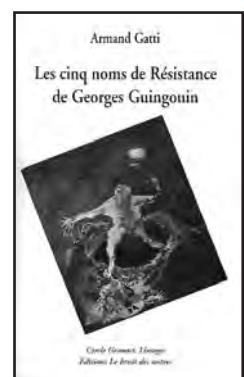
Ainsi s'élabore un "chemin de vie" où chaque individu (re)devient acteur privilégié de ses relations aux autres et au monde. Et se développe une vie où le jeu nous va si bien...

LAURENT FAYARD

Ils sont sortis !

Pour finir signalons deux parutions déjà annoncées dans nos précédents numéros et qui viennent de sortir : le poème d'Armand Gatti en hommage à Georges Guingouin et l'histoire de Télé Millevaches publiée à l'occasion de ses vingt ans.

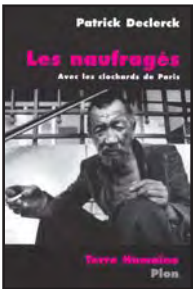
Armand Gatti : *Les cinq noms de résistance de Georges Guingouin*, aux éditions Le Bruit des autres à Limoges. 10 euros. (Pour ceux qui en auraient raté la lecture le 23 septembre dernier à Tarnac, ils pourront compléter la lecture du poème par le visionnage du n°142, novembre 2006, du Magazine du plateau de Télé Millevaches entièrement consacré à Armand Gatti et sa résistance en Limousin).



Télé Millevaches, la télévision qui se mêle de ceux qui la regardent, Editions REPAS, 4 allée Séverine, 26 000 Valence. 15 euros, y compris un DVD présentant quelques reportages représentatifs de la production de la télévision.



Avec les clochards de Patrick Declerck



Une petite immersion chez les clochards de Paris avec *Les Naufragés* chez Plon en collection Terre Humaine. Avec Patrick Declerck, pas question de mâcher les mots, ça décape : "Nous les côtoyons tous les jours. Souvent ils sont ivres et peinent à mendier. Ils sentent mauvais, vocifèrent et font un peu peur.

Nos regards se détournent. Qui sont ces marginaux aux visages ravagés ? Des exclus ? Des pauvres ? Ce sont des clochards. Fous d'exclusion. Fous de pauvreté. Fous d'alcool. Et victimes surtout...". Ce livre montre toute l'ambiguïté de ces hommes écrasés qui, avec une sombre dignité, se détournent du monde, pour mieux se détruire sous nos yeux.

Et si on se demande le pourquoi de ces clochards en France, Patrick Declerck nous suggère une réponse dans son livre *Le sang nouveau est arrivé, L'horreur SDF* chez Gallimard. Sans originalité, je vais me limiter à vous copier un extrait de la quatrième de couverture. "Clodo est là pour vous enseigner cette terrible vérité : la normalité est sans issue. Sous le masque bienveillant de nos démocraties se cache cette totali-

taire injonction : Citoyen sera productif ou lentement, et sans bruit, mis à mort. Qu'on ne s'y trompe pas. La souffrance des pauvres et des fous est organisée, mise en scène, nécessaire. La République tout entière verse des larmes de crocodile à la mémoire de nos chers disparus de la rue. Clodo vivant embarrassait ; voici son cadavre, garanti pur misérable hypothémique, déclaré d'utilité publique".



MALVINA BONNAGUA CLEDOULT

Agenda

Quelques rendez-vous sélectionnés...

Un Italien anonyme à Vassivière

C'est un collectionneur privé milanais qui est à l'origine de la nouvelle exposition du Centre national d'art et du paysage de Vassivière qui a ouvert le 18 novembre. Depuis 2003 ce collectionneur ne se contente pas d'acheter des oeuvres d'art mais se transforme aussi en commanditaire d'expositions éphémères dans lesquelles il présente au public certaines des oeuvres de sa collection. Après plusieurs expériences à Milan et à Turin, le voilà qu'il installe à Vassivière une partie de sa collection privée - d'où le titre de l'expo : *My private escaped from Italy* (dans l'art contemporain on n'échappe pas à l'anglais...). Le fantomatique collectionneur nous dit-on a succombé au charme du Centre d'art de Vassivière et à l'insistance de sa directrice, italienne elle aussi, Chiara Parisi. Avec cette seconde exposition basée sur une collection privée, elle poursuit le travail entrepris l'an dernier avec la présentation d'une partie de la collection de Marc et José Gensollen.

Pour appuyer sur le côté "private" de l'affaire, certaines des oeuvres insistent sur l'intime et le secret. Ainsi l'artiste Francis Alÿs propose une installation intitulée *Closed Circuit*, destinée à dévoiler le Centre d'art lui-même dans ses aspects les plus privés en exposant ses mécanismes de travail et de production qui sont habituellement cachés dans les coulisses. En l'occurrence un système de vidéo-surveillance à circuit fermé retransmet sur un écran installé dans la librairie du Centre d'art ce qui se passe dans les bureaux. Entre Big brother et télé réalité, l'art se fait là reflet de notre société.

Ailleurs Hans Schabus présente un "tapis" réalisé en cousant ensemble tous ses vêtements jetés lors de son dernier déménagement : une métaphore éloquent du rapport intime et morbide qui s'établit entre l'artiste et son oeuvre et par conséquent entre l'artiste et le collectionneur. Les vêtements abandonnés par l'artiste, telle une mue, deviennent un objet d'ameublement.

Un morceau de proue enfin : le volume sur lequel l'artiste Kris Martin a retranscrit à la main tout *L'Idiot* de Dostoïevski à l'occasion de la naissance de son fils !

Jusqu'au 28 janvier, du mardi au vendredi de 14h à 18h et le week-end de 11h à 13h et de 14h à 18h. Renseignements au 05 55 69 27 27.

L'écran enchanté

L'écran enchanté revient dans les cinémas limousins pour la quatorzième édition de cette programmation spécifique jeune public. En décembre à Eymoutiers, au cinéma Jean Gabin seront présentés deux des plus brillants réalisateurs japonais de films d'animation : Hayao Miyazaki avec *"Nausicaa et la vallée du vent"* et Ozamu Tezuka avec *"Histoires du coin de la rue"*.

Le premier film, créé en 1984, raconte comment une poignée d'humains survivants sur une Terre ravagée par la folie des hommes pourront s'en sortir grâce à la princesse Nausicaa, capable de communiquer avec tous les êtres vivants. "Une extraordinaire aventure qui pose de façon lucide mais intime, personnelle et universelle la question du devenir de l'homme et de son humanité au sein d'un environnement dont il croit pouvoir tout s'approprier".

"Histoires du coin de la rue" rassemble trois courts métrages d'animation : *Histoires du coin de la rue*, *La sirène* et *Autoportrait*.

Tous ces films sont visionnables à partir de 8 ans.

Histoires du coin de la rue les 6, 9 et 10 décembre à 14h30.

Nausicaa les 20, 23 et 24 décembre à 14h30.

Renseignements au cinéma d'Eymoutiers : 05 55 69 27 55.

Les auteurs vivants ne sont pas tous morts

Pour la cinquième année la Compagnie du Désordre et le Théâtre de l'Union de Limoges proposent des rencontres littéraires et théâtrales autour d'auteurs vivants. C'est chaque mois, pendant une semaine, des lectures, des rencontres et des mises en espace pour découvrir, en sa présence, l'univers d'un auteur, dans plusieurs lieux du Limousin (mais peu sur le plateau dans la programmation de cette année). Après Armand Gatti en octobre et Patrick Mialon en novembre les prochains auteurs à découvrir seront François Chaffin en décembre, Denis Guénoun en janvier 2007, Hédi Tillet de Clermont-Tonnerre en février, Kossi Efoui en mars et Roger Lenglet en avril.

Programme complet au 05 55 34 15 90. desordre@wanadoo.fr

La fête des associations du PNR

Programmée pour le 18 novembre à Peyrat le Château, la fête des associations du PNR a finalement été repoussée au printemps 2007. Sollicitées en juin pour l'organisation de cette manifestation plusieurs associations avaient fait savoir au parc qu'elles ne pourraient guère se mobiliser deux fois sur cette même période de l'automne où le 20ème anniversaire de Télé Millevaches, prévu de longue date, avait déjà lieu avec la participation active des associations. Comme le PNR, pour des "questions de lisibilité" souhaitait avoir sa propre fête, il persistait et programmait donc sa manifestation le 18 novembre à Peyrat. Mais fin septembre une réunion préparatoire mettant en évidence la concurrence de cette fête avec d'autres festivités déjà programmées sur la commune, il était décidé de la transférer dans une autre commune du plateau avant que le bureau du parc ne décide finalement de la reporter au printemps 2007 "en tenant compte des remarques faites par les participants aux réunions de préparation"... On ne peut pas dire que c'était trop tôt ! Décidément le parc a du mal à travailler avec les associations : pourtant la même aventure avait eu lieu en 2004 toujours à propos de la fête des associations (voir IPNS n°8). Ah ! la concertation c'est pas de la tarte...

Le retour des bistrots d'hiver

Pays sage inaugure sa saison des bistrots d'hiver qui aura lieu du 7 janvier au 11 mars 2007 dans une vingtaine de restaurants du plateau. De 11 h à 12 h un apéro tchatte précède un repas gastronomique suivi d'un concert dans l'après midi.

La première séance aura lieu à la Courtine au Petit Breuil avec en concert Niobé.(chanson française)

Inscriptions au Petit Breuil 05 55 66 76 67

Deux heures, précision

La nouvelle de Serge Vacher que nous avons publiée dans notre dernier numéro est déjà parue dans le magazine 813, les amis de la littérature policière, n°92, février 2005 avec des illustrations de Annette Vallejo.

Nous en profitons pour rappeler l'existence du journal des amateurs de polar édité à Limoges par Serge Vacher : *La vache qui lit*, 8 rue Gallieni, 87100 Limoges. Tel : 05 55 77 34 52. Mail : serge.vacher@wanadoo.fr

IPNS . JE M'ABONNE

Nom _____

Adresse _____

Abonnement pour 1 an (4 numéros) à partir du n°...

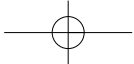
Abonnement ordinaire 12 Euros



Abonnement de soutien 15 Euros ou +



BON A RETOURNER A IPNS 23340 FAUX-LA-MONTAGNE



Germaine Coupet (voir page 14) évoque dans ce conte un moment d’une campagne électorale en Limousin. Sous le nom à peine modifié de Tourgnaud, elle fait directement référence au député Tourgnol, élu de la circonscription de St Léonard de Noblat dans les premières années du 20ème siècle.

A LA RECHERCHE D'UN AGENT ELECTORAL

Au temps de la troisième République

Comment la renommée du "Politicare" arriva jusqu'à M Tourgnaud, député socialiste de la circonscription de Limoges ? On ne sait. Toujours est-il qu'un après-midi, cet homme important descendit de voiture devant la maison de Roudeau et fit de petits bons incompatibles avec sa taille et sa majesté, afin d'éviter les flaques d'eau de la cour et les gorets qui s'y ébrouaient après leur bain boueux. La Roudeau se tenait sur le pas de sa porte, son dernier né pendu à son sein, l'œil rond de surprise devant la calèche du monsieur. Mais quand elle comprit que cet inconnu opulent voulait pénétrer chez elle, sa surprise ne connut plus de bornes.

- Bonjour, bonne femme ! c'est bien ici la maison de Pierre Roudeau ? dit-il.

Timide, méfiante, la Roudeau barrait la porte. Elle eût été bien en peine de répondre, car elle ne comprenait que le patois, mais les enfants qui suivaient la voiture depuis le haut du village, très intrigués par sa destination, répondirent pour elle un chœur de "oui" ! L'ahurissante nouvelle qu'un Monsieur en voiture était chez Roudeau se répandit rapidement. Didi l'apprit du haut d'un cerisier d'où elle dégringola aussitôt. Elle arriva chez elle tout essoufflée et ferma la porte au nez des petits curieux, qui s'écrasaient devant pour voir un gros homme affalé sur une chaise, s'épongeant le front.

- Que voulez-vous, monsieur ? demanda-t-elle.
- A la bonne heure, voilà une fillette qui parle français.

Debout devant lui, Didi attendait, très intimidée par le chapeau de soie et la chaîne de montre "qui doit être en or", estimait-elle. Le gros monsieur ne se hâtait pas de dire le but de sa visite. D'une main il jouait avec ses breloques, de l'autre il caressait les cuisses de Didi, que nul pantalon ne protégeait.

- Sais-tu ce que c'est qu'un agent électoral ? demanda-t-il tout à coup.

Quelle drôle de question ! Didi fit non de la tête.

- Petite ignorante, dit-il avec un sourire indulgent.

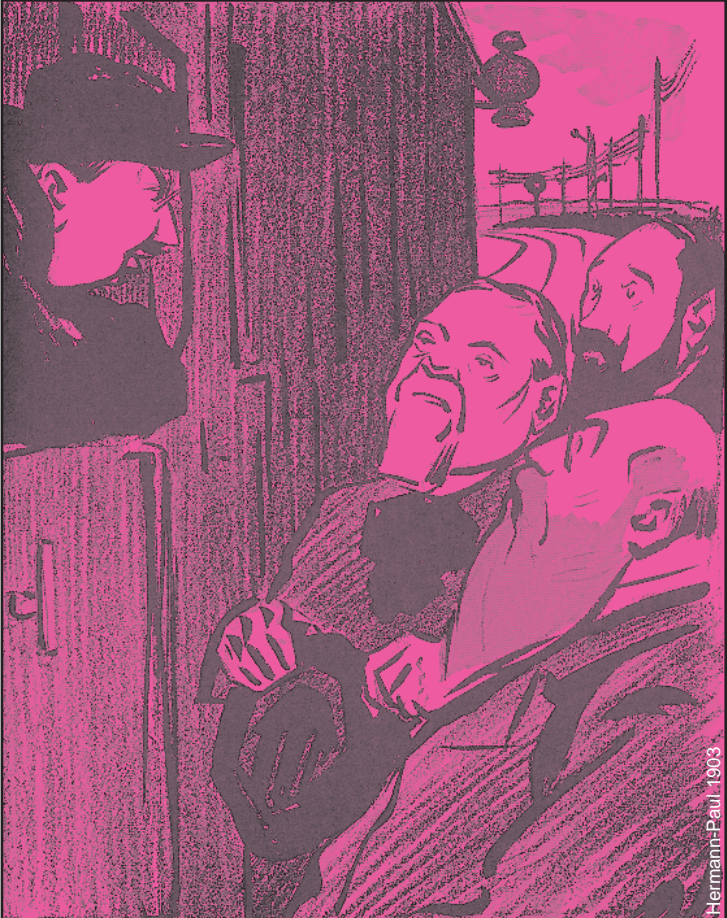
Sa main tapotait près des genoux. La Roudeau s'étant écartée pour poser sur le lit son bébé endormi, la main remonta brusquement. Didi fit un bon de côté et rougit.

- A propos, dit le monsieur en respirant ses doigts comme une fleur, où donc est ton père mignonne ? Vas me le chercher et tu auras cette belle pièce.

Il fit miroiter cent sous aux yeux éblouis de Didi et de sa mère et remit l'argent dans sa poche. Toutes deux tressaillirent de convoitise, et Didi, qui allait répondre que son père était Dieu sait où, put retenir à temps cette réponse malencontreuse.

- Ainsi monsieur, dit-elle pour gagner du temps, vous voulez parler à mon papa ?
- Dépêche-toi d'aller le chercher, je suis pressé.

Didi eut alors une inspiration du ciel. Il ne fallait pas que cette pièce s'en retournât dans la poche de cet homme. Cent sous, la sécurité pour tout un mois. Le crédit assuré chez la Liard, grâce à un écu donné en acompte. Le plaisir de savourer tous les matins un peu de chicorée bouillie dans l'eau, modeste régal qui faisait tant jaser les voisins, qu'on se cachait pour le boire.



Le député : "Au revoir Messieurs, n'oubliez pas ce que je vous ai promis".

- Mon papa travaille sur la route " en vous en retournant ", monsieur. Je vais vous y reconduire si..., si :
- Si je te donne ta pièce. Allons, la voici, partons.

Didi remit l'écu à sa mère, qui murmura en patois :

- Moussur est bien bouun per nous.

La bonne femme se demandait ce que signifiait tout ceci.

- Je vas y faire un bout de conduite, dit Didi.
- Monte près de moi, mignonne.

Mais à cause de cette main grasse qui l'avait touchée tout à l'heure, elle refusa.

- J'aime mieux marcher à côté, Monsieur.
- A ton aise, petite sottie.

Le cheval allait au pas dans le chemin. Ce n'était pas difficile de le suivre et, dès qu'on fut sur la route, Didi indiqua du bout du doigt une vague direction.

- Mon père est là-bas. Je vas le quérir.

Et elle partit à fond de train dans le sous-bois. Un détour sous les branches la ramena dans un champ de topinambours, à deux pas de la voiture où attendait le député. Elle voulait voir comment il prendrait la chose quand il se verrait berné. S'il donnait l'ordre à son cocher de retourner vers Champe, Didi courrait alors à travers champs pour se barricader avec sa mère. L'important était de garder l'argent. Tapie au fond de la planche, comme un lièvre qui guette le chasseur, elle attendit, rêvant de se faire donner, sur cet argent miraculeusement venu, quatorze sous pour s'acheter un tablier de fantaisie. Tout en surveillant l'homme de la voiture, elle discutait avec elle-même de la couleur de ce tablier, destinée à la faire passer pour une jeune fille à ses propres yeux, puisqu'il remplacerait le sarrau noir d'écolière. Serait-il bleu pâle comme le ciel, ce beau tablier ? Ou bien rose comme les joues du petit frère Martial ? Le député, qui consultait souvent sa montre, s'impatienta.

- Que ces paysans sont assommants ! Quelle lenteur. Cette petite s'est sûrement égarée. Qu'en pensez-vous Firmin ?
- Du moment que M. le Député me consulte, j'y dirai, sauf respect, que la petite s'est foutue de lui.
- Hein ! vous vous oubliez, cocher.
- Mais, Monsieur, comment se serait-elle perdue dans les bois où elle est née ?
- C'est bien rentrons ; le rustre aura de mes nouvelles.

Dès que la voiture eut disparu au tournant de la route, Didi reprit le chemin de sa maison, musant le long des haies, rêvant toilette et bombance. Elle composa plusieurs attitudes pour le moment où elle irait chez la Liard choisir un tablier et lui donner deux francs d'acompte sur ce qu'on devait, et, afin d'éblouir l'épicière, ce tablier, elle le paierait comptant !

Roudeau rendit sa visite au député. Depuis il travaillait de moins en moins. Le dimanche matin, il allait au bourg et pérorait des heures pour rallier des suffrages à son idole. Ses poings servaient à convaincre ceux que sa parole n'atteignait pas.

EXISTENCE
(GERMAINE COUPET)
Extraits de *Didi*, première parution en 1931

